3 1761 04200 8136

Bouilly, Jean Nicolas
Madame de Sévigné

PQ
2198
B65M3

MADAME DE SÉVIGNÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre Français, le 17 prairial an XIII;

Par J. N. BOUILLY, Membre de la Société Philotechnique.

Ingenium miserâ fortunatius arte.
Le naturel est préférable à l'art.
HOR., Art. poét.

Prix : 1 franc 50 cent.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre français.

AN XIV — 1805.

On trouve chez le même Libraire :

L'Ami des Femmes, 2e édition corrigée et augmentée. 1 vol. *in*-8°., 7 *figures*. 7 fr. 20 c.

Herclès, poëme, suivi de la *Création de la Femme*, par M. Dumaniant. 1 fr.

Le Portrait du Duc, comédie en trois actes, de MM. Pain et Metz. 1 fr. 50 c.

La fausse Marquise, comédie en trois actes et en prose. 1 fr. 50 c.

La Fille de l'Hospice, ou la *nouvelle Antigone*, en trois actes. 1 fr. 50 c.

PQ
2198
B65M3

A

MADAME MERCIER,

Née BOCHER.

A qui dédier cet ouvrage?
Me disais-je en le composant....
A celle dont le style épuré, séduisant,
La piquante saillie et l'heureux badinage
Offrent de *Sévigné* la plus fidèle image;
Qui, comme elle, met son bonheur
A guider sa fille chérie,
A la doter, pour embellir sa vie,
Des graces de l'esprit, des qualités du cœur;
Qui sur tout ce qui l'environne
Répand le charme le plus doux.....
A ce portrait il n'est personne
Qui ne prononce que c'est vous,

Puissiez-vous accorder à cette Comédie
Un aveu qui venge l'auteur
Des traits venimeux de l'envie!
Et si jamais son aveugle fureur
Faisait accroire à votre modestie
Que cet hommage est pure flatterie,
Et qu'il n'est pas de bonne foi,
Pour la confondre, AIMABLE AMIE,
Prenez la plume : écrivez-moi.

AVERTISSEMENT.

METTRE sur la scène *Madame de Sévigné*, retracer avec fidelité ses graces naturelles, son caquet brillant, son ame aimante, ses habitudes, ses anecdotes, en un mot l'offrir telle qu'elle s'est peinte elle-même dans ses lettres, cette entreprise était difficile; elle exigeait un travail opiniâtre, une patience incalculable, une résolution profonde, et peut-être un peu de témérité.

Séduit par l'idée d'honorer la mémoire de cette femme célèbre, de l'entourer des hommages de ceux qui la chérissent et l'admirent, et de la faire connaître à ceux qui ne l'ont pas assez étudiée; enhardi sur-tout par le talent inimitable de Mademoiselle *L. Contat*, dont les traits enchanteurs sont l'image vivante de ceux que le pinceau de *Mignard* a transmis à la postérité, j'ai osé conduire à fin cet ouvrage que j'offre aux critiques du lecteur, après l'avoir dégagé de quelques longueurs qui d'abord avaient paru nuire à la marche de l'action et à l'intérêt qu'on exige au théâtre.

Ces longueurs étaient en quelque sorte inévitables dans un pareil sujet. En effet, pour offrir *Madame de Sévigné* ressemblante, il m'a fallu lui faire parler, le plus souvent possible, son propre langage. Or, faire un choix dans tout ce qui brille, ce qui flatte dans ses œuvres, c'est entrer dans un vaste jardin émaillé de fleurs dont on s'empresse d'abord de cueillir les plus belles; ensuite on ne peut se passer de celles-ci; puis le moyen de résister à celles-là?..... Insensiblement le bouquet se grossit: chaque fleur

s'y trouve trop serrée, et par cela même perd à la fois son parfum et ses couleurs.

Un autre motif non moins important m'a souvent arrêté en composant cet ouvrage : tel mot brillant, telle anecdote piquante qui séduit dans le style épistolaire, change souvent au théâtre de nature et d'effet. Dans l'un tout est permis, la négligence même y devient une grace de plus ; sur l'autre tout est pris à la lettre ; une idée neuve n'y peut éclore sans être disputée, et souvent la rigueur et la prévention d'un instant blâment d'abord ce qu'ensuite la reflexion approuve, ce que le bon goût autorise.

S'il est quelquefois profitable de créer une action dramatique sous un nom célèbre, il est en même temps difficile de donner à ce personnage le ton qui lui convient, de le représenter conforme à l'idée que s'en était faite d'avance tel ou tel spectateur. Les impressions que produisent les souvenirs d'un grand nom sont si variées ! la lecture de ses œuvres a donné lieu à tant d'opinions diverses!.... Mais la majorité des suffrages est toujours en faveur d'une célébrité qu'un siècle a épurée ; et cette immense portion de la société qui se laisse aller aux impressions qu'elle éprouve, est toujours là pour soutenir l'auteur qui a peint fidèlement, pour le venger des atteintes passagères qu'une critique exagérée voudrait porter à son ouvrage et au but utile qu'il s'était proposé.

Eh quoi ! s'écrieront encore certains censeurs austères, toujours en scène des personnages célèbres ! — Pourquoi non ? Le théâtre n'est-il pas le tableau mouvant des passions, l'école qui influe le plus sur les mœurs, sur la pureté du langage ? Que peut-on y offrir de plus profitable que les noms fameux dont les hauts faits élèvent l'ame, ou de qui les écrits cités pour modèles épurent le goût, propagent l'urbanité, éternisent d'honorables souvenirs ?

Instruire le peuple en l'amusant, c'est être doublement utile à son pays. Quelle est la jeune personne bien née qui, en voyant sur la scène *Madame de Sévigné*, ne sente pas que le naturel est préférable à l'art, et que le style épistolaire influe souvent beaucoup sur nos destinées? Quelle est la mère sensible qui ne remarque pas que la patience et la douceur sont les moyens les plus sûrs de se faire aimer de ses enfans, d'avoir leur confiance, et de les sauver de la fougue des passions?

Tels sont les véritables motifs qui m'ont dirigé; tel est le but moral de cet ouvrage.

Nota. Ceux de MM. les Directeurs de Spectacle qui voudraient représenter cette pièce, sont priés d'observer qu'à l'époque où j'ai peint *Madame de Sévigné*, Louis XIV était encore jeune; que par conséquent on ne doit point faire usage de ces énormes perruques qui ne permettent pas de distinguer l'âge de tel ou tel personnage, et qui détruisent tout l'effet de la physionomie. Des cheveux simples et bouclés, séparés en deux parties sur la tête, et ne dépassant qu'à peine le bout de l'oreille, forment la coiffure fidèle du temps.

La scène se passant à la campagne, les vêtemens doivent être également simples, à l'exception de celui du jeune *de Sévigné*, qui arrive de Paris dans son costume des gendarmes-dauphins. Il est composé d'habit et culotte de drap écarlate, galonné en argent sur toutes les coutures; veste chamois galonnée de même; bas de soie blancs à coins brodés en argent; ceinture prussienne en filet d'argent; chapeau gris relevé par-devant, ayant de longues plumes blanches jetées sur le côté et tombant sur l'épaule.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Madame DE SÉVIGNE. Quarante-cinq ans; modèle de graces, d'esprit et de bonté; grand usage de la cour; caquet brillant, amour maternel, gaîté intarissable. . . . . Mlle CONTAT.

Le marquis DE SÉVIGNÉ, son fils. Dix-huit ans; guidon des gendarmes dauphins; passion des femmes et du jeu; confiant et étourdi; amour des lettres, élan d'héroïsme; l'un des plus jolis jeunes seigneurs de la cour. . . . M. ARMAND.

Le chevalier DE POMMENARS, gentilhomme breton; ami inséparable de la mère et du fils, confident de ce dernier; s'exposant sans cesse pour des bons mots; ayant toujours à lutter contre plusieurs décrets de prise de corps; homme à la fois redoutable et recherché, moral et libertin, fou et philosophe. . M. FLEURY.

La maréchale DE VILLARS, amie de madame de Sévigné. . . . . Mlle DESROSIERS.

M. DARMANPIERRE, receveur général des finances, ancien ami et l'un des plus zélés admirateurs de madame de Sévigné. . . . . M. GRANDMÉNIL.

SAINT-AMANT, fils du receveur des tailles de l'élection de Meaux, parent de M. Darmanpierre, ami et compagnon de chasse du jeune de Sévigné. . . . . M. GONTIER.

PILOIS, jardinier breton. Trente ans; successeur de maître Paul, mort jardinier de Livry. Franchise, rondeur, gaîté, entêtement jusqu'à l'excès; amoureux pour la première fois de sa vie de la fille de maîtresse Paul; brouillon, bon cœur, tête perdue par amour. . . . . M. MICHOT.

MARIE. Dix-sept ans; fille unique de maîtresse Paul, filleule de madame de Sévigné; assemblage de graces et d'ingénuité; amoureuse de Pilois; s'exposant à mille dangers par sa confiance. . . . . Mlle MARS.

BEAULIEU, vieux valet-de-chambre de madame de Sévigné. . . . . M. DUGAZON.

La scène se passe, le 14 du mois d'août, dans le château abbatial de Livry, au milieu de la forêt de Bondi, entre Paris et la ville de Meaux.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, pendant toute la pièce, un salon riche et gothique. Sur le côté, à la gauche du spectateur, une table couverte d'un tapis de velours galonné ; auprès, une porte conduit dans différens appartemens. Sur le côté, à la droite, une autre porte latérale conduit dans une bibliothèque. La grande porte du fond donne sur des bosquets.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAULIEU, *seul.*

(Il entre par la porte latérale, à la gauche du spectateur, tenant sous le bras un houssoir, d'une main un grand porte-feuille de maroquin vert fermé à clef, et de l'autre une écritoire).

Dix heures viennent de sonner à l'abbaye : c'est l'instant où madame de Sévigné vient ici tous les matins écrire à sa fille, madame la comtesse de Grignan..... Préparons ce qui lui est nécessaire..... *(Il dépose et range sur la table le porte-feuille et l'écritoire.)* Il faut que ce soit moi, son vieux valet-de-chambre, pour qu'elle m'ait confié..... — « Surtout, Beaulieu, ne perdez pas de vue ce porte-feuille,

— Non, madame la Marquise. — Songez qu'il contient les lettres de ma fille, que c'est mon trésor, ma vie. — Oui, madame la Marquise.... » Voilà pourtant six mois entiers qu'elles sont séparées, et cela pour la première fois, à deux cents lieues l'une de l'autre... Quelle séparation, bon Dieu !. *(Il housse les meubles.* Elle est encore auprès de son oncle ; ce bon monsieur l'abbé de Coulanges semble oublier sa goutte quand sa nièce lui raconte certaines anecdotes de la cour..... Moi-même je me suis surpris cent fois oubliant mon ouvrage en écoutant madame la Marquise : je me trouvais là..... cloué malgré moi.... C'est qu'on ne conte pas mieux, on n'a pas un langage plus brillant, plus séduisant que madame la Marquise.

SCÈNE II.

BEAULIEU, MARIE.

MARIE, *accourant par la porte du fond.*

Monsieur Beaulieu, n'auriez-vous pas vu Pilois ?

BEAULIEU.

Ah, ah ! c'est vous, petite Marie ?

MARIE, *d'une voix entrecoupée.*

J'viens de l'chercher dans les jardins.... à l'orangerie.... tout au fond des bosquets..... qu'j'en suis encore toute essoufflée.

BEAULIEU.

Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

MARIE.

Faut pourtant que j'lui parle.

BEAULIEU, *ricannant et lui prenant la main.*

Ce que vous avez à lui dire est donc bien important ?

MARIE.

Oh! tout-à-fait, monsieur Beaulieu; j'venais pour m'entendre avec lui..... J'raffolons l'un de l'autre; vous savez ça, ma marraine l'sait aussi, tout l'village d'Livri l'sait d'même... Eh ben! ne v'là-t-i pas qu'ma mère s'est mise en tête que Pilois, en v'nant ici d'la Bretagne succéder à mon père dans ses jardins, d'vait en même temps lui succéder auprès d'sa veuve et l'épouser.

BEAULIEU.

Écoutez donc, maîtresse Paul est encore fraîche, appétissante.

MARIE.

Elle se porte au mieux, dieu merci; mais elle ne d'vait donc pas m'laisser prendre d'amour pour Pilois, puisqu'elle voulait le garder pour elle. Ça m'est v'nu à moi sans que j'm'en soyons aperçue; c'est la première fois d'ma vie qu'j'aime, voyez-vous; et, à la dose que j'en ai..... *(soupirant)* j'crois ben qu'ce s'ra la dernière.....

BEAULIEU *à part.*

La gentille enfant!.... *(Haut.)* Mais comment se peut-il que vous vous soyez ainsi prise d'amour pour Pilois? Il a trente ans au moins, et vous, vous en avez à peine....

MARIE.

Seize et demi passés, monsieur Beaulieu; n'gn'y a pas tant d'différence. Et puis, n'faut-i pas que l'mari soit toujours plus âgé qu'la femme?

BEAULIEU.

J'en conviens; mais Pilois est un peu brusque.

MARIE.

C'est signe d'franchise.

BEAULIEU.

Quelquefois vif et jureur.

MARIE.

Ça réveille dans l'ménage.

BEAULIEU.

Aimant son plaisir!....

MARIE.

J'en aurai ma part.

BEAULIEU.

Et sur-tout entêté!

MARIE *vivement.*

Je n'frai jamais rien qu'à sa guise.... En un mot, j'n'aime que lui, je n'veux qu'lui ; et si ma mère m'le r'fuse..... Je n'puis la blamer d'vouloir l'épouser ; il est si bon, si franc, si jovial!..... Moi-même je sens qu'il m'en coûte d'chagriner ma mère : avec Pilois, c'est c'que j'ai d'plus cher au monde.... Tenez, monsieur Beaulieu, il n'y a que vous qui puissiez nous tirer tous d'affaire.

BEAULIEU.

Comment cela?

MARIE.

Depuis trente ans qu'vous êtes au service d'ma marraine, vous d'vez avoir amassé des écus : tout l'monde vous aime dans l'château ; on n'parle d'vous qu'avec respect ; on vous appelle le vieux goguenard....

BEAULIEU *ricannant.*

Ah! l'on m'appelle le vieux goguenard.

MARIE.

Oui, monsieur Beaulieu, et j'ai souvent entendu ma mère parler d'vous... d'une certaine manière... épousez-là.

BEAULIEU.

Moi!

MARIE, *d'un ton caressant.*

J'vous aim'rai comme si vous étiez mon père ; je soign'rai vos vieux jours ; ma mère une fois vot femme, ne s'souciera plus, vous sentez ben, d'êt' celle d'Pilois, et par ainsi nous serons tous heureux.

BEAULIEU.

Tout cela est fort bien arrangé ; mais votre mère et moi nous ne pouvons nous convenir.

MARIE.

Pourquoi, monsieur Beaulieu? N'disiez-vous pas tout-à-l'heure qu'elle est encore fraîche, appétissante?

BEAULIEU *gaiement.*

C'est justement pour cela. Songez donc que j'ai soixante-huit ans passés.

MARIE, *du ton le plus innocent.*

Eh ben! qu'est-c'que ça fait ça?

BEAULIEU *ricannant.*

Ce que ça fait?... Mais occupons-nous d'un objet plus pressant. C'est aujourd'hui le 14, veille de Sainte-Marie.

MARIE.

Ma fête et sur-tout celle d'ma marraine : oh! je n'l'ai pas oublié.

BEAULIEU.

Madame la Marquise ne se doute de rien ; il faut lui ménager le plaisir de la surprise, et préparer nos bouquets sans qu'elle s'en aperçoive. Nous avons coutume de les lui offrir après le dîner, en sortant de table.

MARIE.

En c'cas, je cours cueillir nos plus belles fleurs avant la grande chaleur du jour.... (*Fausse sortie.*) Vous, monsieur Beaulieu, si vous voyez Pilois, r'commandez-lui, j'vous en prie, de n'plus tant m'courtiser d'vant ma mère, d'ici à queuque temps seul'ment.

BEAULIEU.

Soyez tranquille.

MARIE, *revenant encore sur ses pas.*

Mais en même temps dites-lui bien d'n'en pas perdre tout-à-fait l'habitude, ça n'f'rait plus mon compte.

BEAULIEU *riant.*

Laissez-moi faire.

MARIE.

Faut remplir les devoirs d'une bonne fille : ça c'est juste ; mais ça n'pourra jamais aller jusqu'à r'nonçer à Pilois, j'vous en avertis.... Au r'voir, monsieur Beaulieu! Tenez, j'vous l'dis encore, il n'y a que vous qui puissiez nous tirer d'affaire. *(Elle sort en courant par le fond du théâtre.)*

SCÈNE III.

BEAULIEU *seul.*

L'aimable petite !.... Que de ruse à travers son ingénuité !.... J'aime à causer avec elle ; son babil m'amuse tout-à-fait ; son minois me ragaillardit..... Mais j'entends quelqu'un. *(Il regarde vers la coulisse à la gauche du spectateur.)* C'est monsieur le chevalier de Pommenars avec madame la maréchale de Villars. *(Il ouvre la bibliothèque, housse çà et là, et sort un instant après par la porte latérale à la gauche du spectateur.)*

SCÈNE IV.

BEAULIEU, le chevalier de POMMENARS, la maréchale de VILLARS.

POMMENARS, *du ton le plus léger, et lui donnant la main.*

Non, madame la Maréchale, non, il ne m'est plus permis de paraître dans Paris. Monsieur le Procureur-Gé-

néral vient de m'honorer d'un nouveau décret de prise de corps, qui me met sous la sauve-garde de l'abbaye de Livri.

Mad. DE VILLARS.

Encore un décret contre vous ! et qui donc a pu vous attirer de nouveau ?....

POMMENARS.

Une plaisanterie sur l'état de langueur de mademoiselle de Fontanges et les nouveaux diamans de madame de Montespan..... On a pris la chose au sérieux, et me voila traité comme un criminel de lèze-majesté..... *(Ilrit.)* C'est divin.

Mad. DE VILLARS.

Chevalier, vous ne cesserez donc jamais d'être tourmenté ?

POMMENARS.

Que voulez-vous ? il ne se débite pas à la cour la plus innocente petite méchanceté, qu'aussitôt je n'en sois nommé l'auteur. Ma générosité même est mal interprétée : vous allez en juger. Aux derniers états de Bretagne, où j'accompagnai madame de Sévigné, je me trouvai souvent à Rennes avec le comte de Créance dont toute la postérité consiste dans une fille.... laide, d'une taille un peu plus que hasardée, et ne pouvant fixer le plus obscur chevalier..... J'en eu pitié : je lui fais une cour assidue ; je me montre par-tout avec elle ; je pousse la complaisance jusqu'à affecter de la passion, dans l'unique but de la tirer de l'oubli cruel où elle languissait, et de la mettre en ligne de conquêtes.... Point du tout, le comte de Créance prétend que je dois l'épouser..... *(Avec un rire ironique.)* « Je ne le peux pas, d'honneur.—Mais toute ma famille s'attend à ce mariage, ma fille elle-même... » J'ai beau protester de la pureté de mes intentions, de mon respect imperturbable pour la petite, je deviens l'objet de toutes les

haines bretonnes ; le Parlement s'en mêle ; je suis dénoncé, poursuivi criminellement, et ma tête est menacée..... *(Riant aux éclats.)* Eprouva-t-on jamais pareille ingratitude?

Mad. DE VILLARS *avec dignité.*

C'est en vain que vous cherchez à colorer cette aventure par un récit piquant, vous n'êtes pas à mes yeux sans reproche.

POMMENARS.

Oh! je me corrigerai, je me formerai : je n'ai que quarante sept ans... Vous riez, eh bien ! tout léger que je vous paraisse, personne n'est plus touché que moi des qualités du cœur..... Je puis vous l'avouer, il n'est point de femme au monde qui me soit aussi chère que madame de Sévigné.

Mad. DE VILLARS.

Il est certain que la Marquise est un modèle dont la postérité conservera long-temps le souvenir.

POMMENARS *avec élan.*

Tous les genres d'esprit sont de son domaine. Avec quel charme inexprimable elle passe de la vivacité qui s'amuse des objets, à la réflexion qui les approfondit utilement! Qui jamais sut voltiger avec plus de grace et mieux enlever la fleur d'un sujet? c'est un mélange enchanteur de négligence et de soin, s'élevant toujours au-dessus de la simplicité, mais ne sortant jamais du naturel. Se met-elle à remarquer, elle n'omet rien, et jamais elle ne fatigue : se met-elle à raconter, elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir tout ce qu'elle peint.....

Mad. DE VILLARS.

Il lui arrive cependant de lancer quelquefois certains traits de malice.

POMMENARS.

Ils lui échappent : elle ne les enfonce point.

Mad. DE VILLARS.

On ne peut, il est vrai, rencontrer un esprit plus juste, un cœur plus aimant, plus généreux..... Veuve à vingt-cinq ans d'un époux qui ne sut pas apprécier le trésor qu'il possédait, elle écarta sans cesse toutes les séductions dont l'environnaient son esprit et sa beauté, pour se livrer entièrement à l'éducation de ses deux enfans, aux soins qu'exigent encore les infirmités de son oncle, l'abbé de Coulanges.

POMMENARS.

Ce que j'admire le plus en elle, moi, c'est l'adresse vraiment touchante qu'elle met à sauver son fils des égaremens de la jeunesse et de la fougue des passions.

Mad. DE VILLARS.

Le jeune Marquis a grand besoin d'un pareil guide.

POMMENARS.

Vingt-deux ans, guidon des gendarmes dauphins, fils d'une femme célèbre, en un mot, l'un des plus jolis jeunes seigneurs de la cour, ne voulez-vous pas qu'il se fasse anachorète?... Ah! que ne suis-je encore à son âge!... Le moyen de vivre sans folie, sans fantaisies?... N'est-il pas réellement fou, celui qui, croyant être sage, ne s'amuse, ne se divertit de rien?.... Mais voici la Marquise.

SCÈNE V.

Les Précédens; mad. DE SÉVIGNÉ, *entrant par la porte latérale, à la gauche du spectateur;* BEAULIEU.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Déjà dans le salon!.... *(Avec affection.)* Ma chère Maréchale, je vous salue!... *(A Pommenars, avec gaîté et familiarité.)* Bon jour, Chevalier!... Comment, Beaulieu, mon fils n'est pas encore de retour?

BEAULIEU.

Non, madame la Marquise

Mad. DE VILLARS.

Faut-il s'en étonner; il était, vous le savez, du grand souper qui dut avoir lieu hier chez Ninon.

POMMENARS *malicieusement.*

Et les fêtes qu'elle donne.... conduisent quelquefois.... fort avant dans la nuit.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à demi-voix.*

Taisez-vous, incurable.

Mad. DE VILLARS.

Eh bien! comment avez-vous laissé notre cher Abbé commendataire?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Sa goutte le tourmente plus que jamais.... Baulieu, retournez auprès de lui. *(Beaulieu sort.)* Nous irons le distraire un peu, n'est-ce pas? Ce cher oncle! c'est à juste titre que je l'appelle le Bien-Bon : je lui dois la paix et le bonheur de ma vie.... *(Avec gaîté.)* Eh bien, Chevalier, vous voilà donc avec un nouveau décret de prise de corps?

POMMENARS.

C'est à madame la maréchale Duplessis, que j'ai l'honneur d'en être redevable.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

La jalousie dont elle m'honore aurait rejailli jusque sur vous? Cette divine Duplessis est de la plus admirable, de la plus imperturbable fausseté. Elle joue tout, la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, et sur-tout elle me contrefait à me faire croire que je me vois dans un miroir qui me fait ridicule, ou que je parle à un écho qui me répond des sottises.

Mad. DE VILLARS.

N'est-ce pas elle aussi qui avait indisposé monsieur de la Trousse contre le jeune Marquis?

POMMENARS.

Au point que Sévigné a eu toutes les peines du monde à être reçu guidon des Gendarmes. La maréchale l'avait dépeint au capitaine comme un étourdi, un dissipateur, un homme dangereux....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec le plus doux sourire.*

Il y a bien quelque chose de vrai dans tout cela.... Mon fils a d'excellentes qualités sans doute, et sa confiance en moi lui mérite seule toute ma tendresse; mais il possède l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter. Toujours une soif et un besoin d'argent en paix comme en guerre; c'est un abîme de je ne sais pas quoi : sa main est un creuset où l'argent se fond. J'ai voulu mille fois réfléchir avec lui sur tout cela, et lui faire comprendre.... Mais sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas.

POMMENARS.

Il est si enivrant, le délicieux printemps de la vie, et malheureusement si court!

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Il est certain qu'à peine sortons-nous de la jeunesse, que nous rencontrons la vieillesse. Pour moi, je voudrais cent ans d'assurés, et le reste dans l'incertitude.

Mad. DE VILLARS.

Je crois néanmoins que les représentations d'une mère telle que vous, ne sont pas sans effet sur le cœur du Marquis.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

J'en conviens; mais il me faudrait recommencer chaque jour, et, selon moi, quelque forte que soit une vérité, lors-

qu'on la retourne de cent et cent façons, on finit par la rendre insupportable. Ce n'est pas que souvent le Marquis ne me pousse à bout : l'autre jour encore j'avais un grief assez sérieux, et pour la première fois de ma vie j'entrepris de le gronder; j'avais même préparé un beau discours raisonné, et l'avais divisé en dix-sept points, comme la harangue de Vassé; mais je ne sais de quelle façon tout cela s'est brouillé, et si bien mêlé de sérieux et de gaîté.... Il me baise les mains, je lui baise les joues; nos yeux mouillés se rencontrent, et il ne m'est plus possible de proférer une parole.

POMMENARS.

Eh bien, mesdames, exécutons-nous notre projet de promenade?

Mad. DE VILLARS.

Volontiers.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Pour moi, je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner; il faut que j'achève une lettre à madame de Grignan. *(Elle désigne la table et le porte-feuille.)*

Mad. DE VILLARS.

Rien de plus naturel.

Mad. DE SÉVIGNÉ *avec ame.*

Ce n'est que le matin que je puis m'entretenir avec ma fille, et jamais je n'en eus plus de besoin. Il me semble, depuis notre séparation, que je ne respire que la moitié de l'air nécessaire à ma vie. J'ai beau vouloir animer le néant où je me trouve, je n'ai que des idées vagues, que de tristes pressentimens.... *(gaiment.)* Et pourtant je sens à travers tout cela que j'ai un coin de folie qui n'est pas encore mort.

POMMENARS.

C'est à l'amitié fidèle à la ranimer, cette folie enchanteresse sous laquelle vous cachez les vertus les plus rares.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Comment donc, Chevalier! un éloge dans votre bouche?

POMMENARS.

Y renoncer ce serait m'imposer la loi de ne jamais parler de vous.... Mais la matinée s'avance : où madame la Maréchale veut-elle que je la conduise?

Mad. DE VILLARS, *avec intention et fixant mad. de Sévigné.*

Dans l'allée de ma fille.... L'ombrage y est délicieux.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *lui serrant la main.*

Oh! oui, délicieux!.... Si vous gagnez le bout du parc, faites-moi le plaisir, Pommenars, d'entrer à l'abbaye, et de vous informer des suites de la chute de cheval du marquis de Mouï.

Mad. DE VILLARS.

A-t-elle été dangereuse?

POMMENARS.

Non : le pied gauche démis, trois côtes enfoncées : voilà tout.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Quelle manie aussi de vouloir faire de grandes chasses dans un petit fief?

POMMENARS.

On dit qu'il fait habiller un de ses laquais en cerf, et qu'il le coure tous les matins avec un cor....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *riant avec mad. de Villars.*

La bonne plaisanterie!

POMMENARS.

Mais puis-je me présenter chez lui en simple habit du matin?

Mad. DE VILLARS.

Je remarque, Chevalier, que depuis quelque temps vous négligez singulièrement votre toilette.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

En effet, je l'ai déjà surpris plusieurs fois mal arrangé, les cheveux en désordre.

POMMENARS, *avec la plus grande gaîté.*

Parbleu! je serais bien fou de soigner ma tête; monsieur le Procureur-général me la dispute, le Parlement de Bretagne la réclâme, le Roi, dit-on, en a envie, le comte de Créance la veut à toute force; quand il sera bien décidé à qui elle doit être, si c'est à moi, mesdames, j'en prendrai soin.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a que lui pour de pareilles idées. *(Elle ouvre le porte-feuille et en tire plusieurs papiers.)*

Mad. DE VILLARS.

Souvenir bien tendre, je vous prie, à ma belle Comtesse.

(Elle gagne le fond du théâtre.)

POMMENARS, *vivement et bas à mad. de Sévigné.*

Nos soupçons étaient fondés : Sévigné est amoureux de Marie, et cherche à la séduire.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à demi-voix.*

Que me dites-vous?

POMMENARS.

Nous causerons de tout cela. *(Haut.)* Dites à madame de Grignan qu'elle n'oublie pas de gronder quelquefois.... L'étourdi. *(A mad. de Villars, qui gagne la porte du fond.)* Je suis à vos ordres. *(Il lui donne la main et sort avec elle.)*

SCÈNE VI.

Mad. DE SÉVIGNÉ *seule.*

Il se pourrait que mon fils abusât à ce point !.... Il oserait attenter au repos, à l'honneur de l'innocence même !..

Non non, sa passion pour Ninon est trop forte. Pommenars cependant a le coup-d'œil fin.... Observons ainsi que lui ; interrogeons Marie.... Mais en ce moment ne songeons qu'au plaisir de causer avec ma fille.... *(Elle s'assied devant la table.)* Ma lettre est fort avancée..... *(Elle écrit.)* Déjà deux grandes pages, et pourtant j'avais résolu de lui écrire cette fois la lettre la plus courte du monde. *(Elle continue d'écrire.)*

SCÈNE VII.

Mad. DE SÉVIGNÉ, BEAULIEU *plusieurs lettres à la main.*

BEAULIEU, *entrant doucement et l'observant.*

Ah ! la voilà qui écrit à sa fille... Je n'ose l'interrompre.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *toujours écrivant sans voir Beaulieu.*

Tâchons cependant d'égayer un peu le tableau.

BEAULIEU, *toujours à part.*

Quelle émotion !.... Quelle vivacité !... Oh ! je suis bien sûr que madame de Grignan recueille avec soin toutes ces lettres !.... Je gage qu'il y a dequoi faire un jour la fortune d'un libraire..... *(A demi-voix.)* Madame ?... Personne. *(Un peu plus haut.)* Madame la Marquise ?.... Le moyen qu'elle m'entende ? elle est en Provence.... Il me vient une idée : posons bien doucement les lettres sur la table *(il les y dépose)* et sauvons-nous. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

Mad. DE SÉVIGNÉ *seule, après avoir écrit un instant.*

Voilà qui est fini : relisons. *(Elle lit.)* « Je n'ai reçu » qu'hier votre dernière lettre ; elle est si aimable, si » brillante, que j'ai pensé vous la renvoyer pour vous

» donner le plaisir de la lire ; mais je ne puis m'en séparer :
» car je vous en fais l'aveu , ma fille , la première fois que
» je lis vos lettres , je suis si émue , que je ne vois pas la
» moitié de ce qu'elles renferment ; je n'ose les lire de peur
» de les avoir lues , et ne m'y détermine que dans la con-
» solation de pouvoir les recommencer.

» C'est bien à tort que vous vous inquiétez sur ma santé.
» Plus de migraines , plus de vapeurs : elles ne venaient
» que parce que j'en faisais cas ; maintenant qu'elles savent
» que je les méprise , elles sont allé visiter quelques pau-
» vres crédules.

» Je fus mardi dernier à la noce de monsieur de Louvois.
» Que vous dirai-je ? magnificence , illumination , toute
» la cour , toute la France. Habits rebattus et rebrochés d'or ,
» pierreries , brasiers de feux et de fleurs , embarras de ca-
» rosses , vacarme dans les rues , mille flambeaux , jure-
» mens , cris d'allégresse ; en un mot la profusion , l'admi-
» ration , le tourbillon. De vous dire combien on me parla
» de vous , combien on me fit de questions sans attendre
» la réponse , combien on s'en souciait peu , combien je
» m'en souciais encore moins..... Vous reconnaîtrez à ce
» portrait tout le train de la cour.

» Je suis toujours auprès du Bien-Bon que je distrais
» quelquefois par mes radoteries.

» La beauté de Livry est au-dessus de ce que vous pou-
» vez voir en Provence. Tout est fleuri , nuancé , parfumé.
» L'allée de ma fille surtout..... *(avec une émotion graduée)*
» l'allée de ma fille offre un ombrage délicieux , embaumé
» par mille chèvrefeuilles dont les tendres entrelacemens....
» Quel souvenir ! quel changement !.... Les jours n'ont plus
» rien pour moi de précieux : je les sentais ainsi quand nous
» étions ensemble. Je savourais , je ménageais les heures ;
» mais depuis que je vous ai perdue , je ne m'en soucie
» point , je les pousse devant moi , j'en jette à qui en veut ,

» je cherche à les user par mille niaiseries..... *(Changeant* » *de ton.)* A propos de niaiseries....

» Je vous apprendrai que la veuve de maître Paul est » tombée subitement, éperduement, irrévocablement » amoureuse de Pilois, qui de son côté meurt d'amour pour » Marie. Jamais on n'a vu tant de passion, de combats, » de gaucheries. Quelles sont à plaindre et ridicules, ces » mères qui veulent rivaliser leurs filles et leur disputer le » droit de plaire !.... Je vous aurais fait cacher, Comtesse, » si j'avais voulu être aimée.

» Je finis cette lettre : je me fais une extrême violence » pour vous quitter. La tendresse que j'ai pour vous est tel- » lement mêlée avec mon sang, qu'elle est devenue moi- » même. Adieu, ma chère Comtesse, adieu ! j'embrasse » tous vos entours, mais chemin faisant, pour aller jusqu'à » vous ; car vous êtes le centre de tout. » *(Elle plie et cachette sa lettre, et la remet dans le porte-feuille, qu'elle ferme et dont elle prend la clef.)*

SCÈNE IX.

Mad. DESÉVIGNÉ, MARIE, PILOIS *peu après.*

MARIE, *accourant par la porte du fond, et portant une brassée de fleurs.*

C'est ma marraine !.... Courons vîte cacher ces fleurs. *(Elle sort par la porte à droite du spectateur.)*

PILOIS, *entrant après elle et criant de toutes ses forces.*

Marie !.... Ma p'tite Marie !..... *(Il aperçoit mad. de Sévigné, se découvre, et s'arrête tout-à-coup au milieu du théâtre sur la pointe du pied et dans la posture la plus embarrassée.)* Eh ben ! qu'est-ce c'que j'fais donc, moi !... Interrompre comme ça madame la Marquise !.... J'nose plus ni avancer, ni r'culer.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *l'apercevant.*

Ah, ah ! c'est toi, Pilois.... Que fais-tu donc là ?

PILOIS, *tournant son chapeau.*

C'que j'fais, madame la Marquise..... J's'rais morgué ben embarrassé d'vous l'dire.

Mad. DE SÉVIGNÉ *riant.*

Pourquoi donc ?

PILOIS, *d'une voix entre-coupée.*

Pardine, quand on n'fait plus..... qu'soupirer nuit et jour..... quand on n'a plus sa tête enfin..... est-c'qu'on peut dire c'qu'on fait, madame la Marquise ? *(Il pousse un gros soupir.)*

Mad. DE SÉVIGNÉ.

C'est donc bien sérieusement que tu es amoureux de Marie ?

PILOIS.

Si sérieusement, que j'voudrais être encore au fond d'ma Bretagne, et n'avoir jamais mis l'pied à Livry..... Ma bonne mère me l'prédit ben quand j'la quittai... « Jacques, » tu vas du côté d'Paris, prends garde à toi, mon garçon !.. » Oh ben ! la pauvre chère femme a deviné juste.... Le soir même qu'j'arrive ici : j'avais fait dix lieues d'suite et marché !... i' sagissait d'revoir madame la Marquise.... Comme j'embrassais monsieur Beaulieu, j'entends dire autour de moi, et ça avec une voix qui allait droit au cœur : « Ce bon » Breton ! comme il est fatigué ! faut l'faire rafraîchir.. J'me r'tourne pour savoir d'où partait c'te voix de fauvette : je r'garde et j'aperçois un minois d'quinze à seize, tournure dégagée et deux grands yeux noirs, longs comme ça *(il désigne la moitié de son doigt)*, et qui dardaient sur moi, qui dardaient !..... J'voulus m'expliquer, plus d'parole ; j'voulus m'sauver, plus d'jambes ; j'sentis qu'l'haleine me manquait, qu'ma vue s'troublait, et vrai, j'crois que j's'rais tombé là,

si j'n'eusse ben vîte avalé la rasade de vin qu'm'offrait celle qui causait tout c'ravage... Oh ! ma mère m'l'avait ben dit.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à part.*

On n'est pas plus vrai..... *(Haut.)* Tu n'as donc jamais pu te guérir de cette première impression ?

PILOIS.

J'ons cru d'abord que j'n'étais qu'étourdi du premier coup, et qu'avec le temps, j'pourrais r'trouver ma raison. *(Poussant un gros soupir.)* Ah ben oui !...

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec intention et se levant.*

Et dis-moi, Marie approuve-t-elle, partage-t-elle ton amour ?

PILOIS.

Elle m'l'a dis cent fois; mais j'crains ben qu'elle ne m'trompe, ou plutôt qu'elle ne s'trompe elle-même.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Comment ?

PILOIS.

D'abord je n'suis ni assez jeune, ni assez beau pour elle : je m'en rapporte à vous, madame la Marquise; n'est-i' pas vrai qu'elle mérite mieux qu'ça ?..... Et puis elle est vot filleule : c'qui fait qu'elle est recherchée par les garçons les plus huppés du village ; et moi j'nai qu'un cœur tout franc, tout aimant, il est vrai ; mais si troublé, si mal en ordre, que c'n'est pas un grand cadeau à lui faire. *(Un gros soupir.)* Oh ! j'suis un garçon perdu..... *(Mad. de Sévigné rit aux éclats.)* Non, vrai, j'suis un garçon perdu.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *riant toujours.*

Mais il est un moyen de parer à ces grands événemens... Il faut épouser Marie !.....

PILOIS, *avec ivresse.*

L'épouser !.... N'm'ôtez pas l'peu d'raison qui m'reste, j'vous en prie.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec plus d'intention encore.*

L'établissement de Marie m'occupe sérieusement..... Je veux la mettre à l'abri des séductions.... qui tôt ou tard pourraient l'environner. Toi, Pilois, tu es bon, excellent jardinier, la tête un peu bretonne, il est vrai; mais d'une probité, d'une franchise !.... Tu seras son mari.

PILOIS *avec égarement.*

Son mari !.... Moi, Pilois !... Elle serait à moi, toute à moi !.... La voici : oh! comment contenir toute ma joie?

SCÈNE X.

Les Précédens, MARIE.

MARIE, *faisant une révérence.*

Vot servante, ma marraine !....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Bon jour, petite !... *(A part, pendant que Marie lui baise une main avec respect.)* Faisons-la jaser.... *(Haut.)* D'où viens-tu donc? Te voilà toute en eau.

MARIE, *s'essuyant la figure avec son tablier.*

C'est qu'j'arrive du grand parterre... *(se retenant)* : d'la chaleur qu'i' fait on n'saurait trop arroser les fleurs.... J'ai ben du chagrin, allez.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Comment donc?

MARIE.

Ces belles immortelles violettes qu'vous aimez tant, dont monsieur l'Marquis fit l'aut' jour une couronne qu'il mit sur vot tête, et qui vous allait si ben....

Mad. DE SÉVIGNÉ *souriant.*

Eh bien, ces immortelles?

MARIE, *avec un dépit ingénu.*

Mortes.... à n'en jamais r'venir.

Mad. DE SÉVIGNÉ *riant.*

Quel dommage!.... des fleurs si bien nommées.

PILOIS.

Elle les a morgué tant arrosées, qu'elle a fini par les noyer tout-à-fait.

MARIE.

Vous v'là donc, maudit coureur, qu'j'ai cherché toute la matinée?

PILOIS, *la fixant avec ivresse et la prenant par la main.*

Mais r'gardez-la donc, madame la Marquise, r'gardez-la donc.... *(A Marie.)* T'nez-vous un peu, j'vous en prie...., *(A madame de Sévigné.)* Hâtez not mariage, madame la Marquise, hâtez not mariage.

MARIE, *avec le saisissement de la joie.*

Est-ce que ma marraine.... aurait assez d'bonté?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Oui, je prétends vous fixer auprès de moi; je veux vous marier.

MARIE.

Est-il bien possible!.... Tout s'rait d'accord!... *(Se tournant vers Pilois.)* Je d'viendrais vot femme!... *(Se retournant vers la Marquise.)* Quand ça s'f'ra-t-i', ma marraine?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Mais, plus tôt peut-être que tu ne l'espères... *(Observant Marie.)* Si toutefois tu partages les sentimens de Pilois.

MARIE, *avec rapidité.*

Oh! pour c'qu'est d'ça, ma marraine doit êt' ben sûre qu'si j'avons l'bonheur de faire tourner la tête à Pilois, i' m'rend ben la pareille. C'n'est pourtant pas qu'je n'sois

ben courtisée par tous les garçons du village ; mais aucun d'eux n'a, comme Pilois, c'te gaîté qui vous réjouit, c'te franchise qui vous attache, c'te bonne figure qui semble vous dire : fie-toi à moi, tu s'ras heureuse.

PILOIS *transporté.*

Oui, oui, tu s'ras heureuse.... Une fois ma p'tite femme, j'veux qu'il n'y ait pas d'jardinière dans toute la France.... dans tout Livry, qui n'soit envieuse d'ton sort. Ma bonne petite Marie!.... *(A madame de Sévigné, s'arrêtant tout-à-coup avec respect.)* Excusez, au moins, c'est l'cœur qui m'emporte.... C'est qu'quand j'suis près d'elle.... Hâtez not mariage, madame la Marquise, hâtez not mariage.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à Marie.*

Il faut d'abord y faire consentir ta mère, et je sais qu'elle a formé, de son côté, le projet d'épouser Pilois.

MARIE.

El' soutient que j'suis trop jeune pour lui, qu'i' s'ra jaloux, que j'f'rons mauvais ménage ; et sur la moindre chose el' me fait un train!... L'aut' soir encore monsieur l'Marquis m'avait embrassée sous les tilleuls, comme j'entrais chez nous *(mouvement de la Marquise)*, et ça d'si bon cœur, qu'j'en étais encore toute étourdie.... « Qu'est-c'que vous avez là, petite fille? — Quoi donc, ma mère? — Qu'signifie c'te rougeur à vot col? — Ah, ah! c'est un baiser qu'vient de m'donner monsieur l'Marquis. — Monsieur l'Marquis s'abais'rait à embrasser une petite sotte d'vot' espèce? — Pardine, ma mère, c'nest pas la première fois ».... En effet, ma marraine, n'gn'y a pas d'jour où monsieur l'Marquis n'm'embrasse plutôt dix fois qu'une.... *(Autre mouvement de la Marquise.)*

PILOIS, *avec la plus confiante simplicité.*

C'est qu'i n'est pas fier, lui.

MARIE.

J'eus beau jurer mes grands dieux que c'n'était pas Pilois, elle ne voulut jamais en démordre.... Et pourtant la vérité pure, c'est que le baiser était d'monsieur l'Marquis.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *d'un ton marqué.*

Eh bien! pour mettre fin à tous ces débats, c'est à toi, Marie, à tâcher d'éviter avec soin.... que dorénavant le Marquis ne t'embrasse.

MARIE, *avec le sourire le plus ingénu.*

Ma marraine se moque de moi.

Mad. DE SÉVIGNÉ *gravement.*

Non; je parle sérieusement.

MARIE *de même.*

Ma marraine doit être ben sûre qu'monsieur l'Marquis viendrait m'prendre cent baisers l'un après l'autre, qu'je n'boug'rais pas plus que j'fais là.... On sait le respect qu'on doit à ses maîtres.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Il est des bornes cependant où le respect doit s'arrêter.

PILOIS.

Bon avec tout autre; mais monsieur l'marquis!....

MARIE.

N'gny a pas d'jour qui n'me fasse queuqu'présent : c'beau fichu d'dentelle qui fut tant r'marqué à la dernière fête, c'était d'monsieur l'marquis. L'aut'jour encore, est-ce qu'i' n'voulait pas m'emmener avec lui dans sa calèche, pour me faire voir Paris?

Mad. DE SÉVIGNÉ, *après un tressaillement.*

Tout.... tout de bon!

MARIE.

« Viens, m'dit-i', p'tite Marie, viens ». Je n'savais qu'répondre; et sans ma mère, qui par malheur m'appela dans

le moment même.... Ce bon monsieur l'marquis !... Aussi j'n'oublierai pas d'remplir la promesse qu'il m'a fait faire.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Quelle promesse?

MARIE.

D'lui porter tous les matins des fleurs dans son appartement....

PILOIS.

C'est ben la moindre chose.... Ce cher monsieur l'marquis !.... je m'mettrais dans l'feu pour lui, vrai.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *souriant malgré elle.*

Tu es si bon.... mon bon Pilois !.... (*A Marie, sérieusement.*) Cependant je ne te conseille pas de porter des fleurs dans l'appartement du marquis.... sans en demander la permission à ta mère ; entends-tu?

MARIE.

Non, ma marraine, je n'y manquerai pas.

PILOIS, *s'approchant de mad. de Sévigné.*

Madame la marquise nous f'ra la grace d'lui parler touchant not mariage?

MARIE.

Et si elle vous r'fusait, dites-lui ben : « Mais écoutez donc, maîtresse Paul »....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Je dirai tout ce qu'il faudra dire.... Allez, et reposez-vous sur moi.

PILOIS, *bas à Marie.*

Drès qu'madame la marquise s'en mêle, j'pouvons nous r'garder comme l'un à l'autre. Hein?

MARIE, *bas à Pilois.*

Oh ! oui ; j'crois qu'maintenant j'pouvons nous r'garder comme l'un à l'autre. (*Ils saluent la marquise et sortent*

bras dessus, bras dessous, par la porte du fond, où ils rencontrent Pommenars qui les suit des yeux.)

SCÈNE XI.

Mad. DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

POMMENARS.

Enfin j'ai pu m'échapper : la Maréchale vient de remonter chez votre oncle..... Eh bien ! avez-vous fait causer Marie ?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Plus de doute que mon fils n'ait le dessein le plus sérieux de séduire cette pauvre petite.

POMMENARS.

Nous saurons y mettre ordre.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Ce qui met le comble à mon inquiétude, c'est qu'elle est d'une confiance, d'un respect pour le Marquis !.... Et ce malheureux Pilois, il est d'une bonhomie!..... Chevalier, je n'eus jamais plus grand besoin de vous.

POMMENARS, *avec ame et étourderie.*

Tant mieux pour moi !.... Vous n'avez pas d'idée du plaisir que j'éprouve à pouvoir vous être utile. *(S'approchant d'elle.)* Plus on a connu les autres, et plus on vous aime..... *(Mad. de Sévigné sourit.)* N'allez pas vous imaginer que ce soit de l'amour ; je ne le crois pas du moins..... Si pourtant j'allais quelque jour vous presser de m'accorder votre main, n'en faites rien, Marquise ; ce serait la plus grande extravagance !... *(Mad. de Sévigné rit aux éclats.)*

SCÈNE XII.

Les mêmes, BEAULIEU.

BEAULIEU, *au fond du théâtre.*

Monsieur le Marquis vient d'arriver : sa voiture est dans la grande cour.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à Beaulieu.*

Il suffit.....

POMMENARS.

Je veux avec adresse connaître ses projets sur Marie, et j'espère.....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Paix ! le voici !

SCÈNE XIII.

Les précédens, SEVIGNÉ, *en costume des gendarmes-dauphins.*

SÉVIGNÉ *à Beaulieu, au fond du théâtre.*

Qu'on fasse raccommoder ma calèche.... Surtout que mes chevaux se reposent trois jours entiers : ils en ont grand besoin..... *(Beaulieu sort.)* Hommage à la plus aimable, à la meilleure des mères ! (*Il l'embrasse. A Pommenars en lui serrant la main.*) Comment cela va-t-il ?

POMMENARS.

A merveille, Marquis ; et vous?

Mad. DE SÉVIGNÉ *l'examinant.*

Toujours brillant !.... toujours joyeux !.....

SÉVIGNÉ.

Je reviens près de vous.... J'ai fait le plus délicieux

voyage !... Vous savez ma dispute contre Dacier, sur l'interprétation de ce passage d'Horace qui rassemble tant de beautés ; il croyait que ma jeunesse, mon inexpérience.... Mais l'Académie prononça hier sur nos deux traductions ; je suis nommé le vainqueur.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec émotion.*

Vous ne pouviez m'apporter une plus aimable nouvelle.

SÉVIGNÉ.

Je dinai avant hier chez la duchesse de Chaulnes : quel amie vous avez là !.... On ne cessa de parler de vous, Pommenars ; on y rit beaucoup de votre nouveau décret de prise de corps.

POMMENARS.

On est trop bon de s'occuper de moi.

SÉVIGNÉ, *à sa mère.*

Il y avait le Receveur-Général Darmanpierre.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Un de mes plus anciens amis.

SÉVIGNÉ.

Vous le verrez au premier jour..... La princesse d'Harcourt, qui s'entête à ne point vouloir mettre de rouge.

POMMENARS.

Aussi est-elle pâle comme le Commandeur du Festin de Pierre.

SÉVIGNÉ.

Madame de Crussol, qui en met beaucoup trop.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Elle n'est pas belle, mais elle a bon visage.

POMMENARS *malicieusement.*

Eh bien, Marquis, comment se porte Ninon ?

SÉVIGNÉ, *avec embarras.*

Mais toujours belle.... toujours aimable....

Mad. DE SÉVIGNÉ *l'examinant.*

Vous y avez soupé, sans doute?

POMMENARS, *avec malice.*

En petit comité, n'est-ce pas?

SÉVIGNÉ.

Au contraire ; jamais cercle ne fut plus nombreux, plus brillant.... Pour tout dire, en un mot, Molière est venu nous y faire lecture d'un nouveau chef-d'œuvre dont il doit enrichir le Théâtre-Français.

POMMENARS.

Et qui a pour titre ?

SÉVIGNÉ.

Tartufe, ou l'Imposteur.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Idée neuve et hardie !

SÉVIGNÉ.

Quelle précision dans le plan ! quelle vérité dans les tableaux ! quelle richesse de détails ! quelle intrépidité de maximes ! Jamais Molière ne fut plus grand, plus créateur.... Je le vois encore debout et couvert de sueur, auprès du fauteuil de Ninon qui, tour-à-tour le rire sur la plus belle bouche et ses beaux yeux mouillés de larmes, tantôt presse sur son cœur une main de ce grand homme, tantôt saisit l'écrit immortel et le couvre de baisers..... Je vois le grand Corneille extasié et courbé sur sa canne ; Lafontaine laissant percer l'enthousiasme à travers sa simplicité ; Boileau faisant enfin succéder l'éloge à la critique ; La Bruyère saisissant chaque caractère avec avidité ; Saint-Evremont, Quinault, Baron, Chapelle, Lulli, Mignard et Girardon..... On eût dit que tout ce qui honore la France s'était réuni pour entourer le génie... (*A sa mère.*) Il n'y manquait que vous.

Mad. DE SÉVIGNÉ *très-émue.*

Avec quel feu, marquis, vous dépeignez cette belle réunion !

POMMENARS.

Je ne lui vis jamais autant de chaleur.

SÉVIGNÉ.

Jamais aussi, jamais cette lecture ne s'effacera de mon souvenir... A propos, j'oubliais que le grand Corneille m'a chargé de déposer sur votre belle main le baiser le plus respectueux. (*Il baise la main de sa mère.*)

POMMENARS, *toujours avec malice.*

Il n'oublie pas la préférence que toujours vous lui donnez sur Racine.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Je ne puis être infidèle à mes vieilles admirations. Ma jeunesse fut comme enchantée par les chefs-d'œuvre de ce grand homme : les premières impressions ne s'effacent jamais.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, BEAULIEU.

BEAULIEU.

Monsieur de Saint-Amant envoye demander si monsieur son fils est au château.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à son fils.*

Je ne l'ai pas vu depuis cinq jours qu'il est à Paris avec vous.

SÉVIGNÉ, *avec le plus grand trouble.*

Comment !.... Saint-Amant n'est pas passé hier par ici?

POMMENARS.

Du tout, Marquis.

SÉVIGNÉ.

Et son père le fait demander?

BEAULIEU.

Il en est, à ce qu'il paraît, fort inquiet.

SÉVIGNÉ.

Il sera sans doute resté à Paris.... *(A part.)* Aurait-il été assez imprudent!....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *l'observant.*

Qu'avez-vous donc?

SÉVIGNÉ.

Moi?.... rien. *(A part.)* Si pourtant j'étais cause que ce jeune homme!... *(A Beaulieu.)* Faites reposer le postillon; j'irai lui parler dans un instant. *(Beaulieu sort par la porte du fond.)*

Mad. DE SÉVIGNÉ, *bas à Pommenars.*

Il y a là-dessous quelque chose.

POMMENARS, *à demi-voix, et donnant la main à madame de Sévigné.*

Je le saurai.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *examinant toujours son fils immobile et rêveur.*

Eh bien! Marquis, ne venez-vous pas saluer votre grand-oncle?

SÉVIGNÉ, *avec le même trouble.*

Sans doute, il me tarde de le voir, de me joindre à vous pour le distraire. *(Il prend l'autre main de madame de Sévigné, et ils sortent par la porte latérale, à la gauche du spectateur.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉVIGNÉ, POMMENARS.

SÉVIGNÉ.

Cette maréchale de Villars passerait sa vie au lansquenet.

POMMENARS, *d'un œil observateur, et cachant l'élan de l'amitié sous les dehors de l'étourderie.*

Elle y laisse voir une si belle main! elle y fait briller une grace, un abandon!.... Rien de plus séduisant, selon moi, que ce tapis de verdure émaillé de mille et mille pièces d'or; que ce flux et reflux de la fortune dirigé par les plus jolies femmes qui couvrent le précipice d'une saillie piquante, d'une œillade assassine.... Aussi y ai-je placé.... à fonds perdus.... les trois quarts et demi de ma fortune. Vous même, Marquis *(l'observant)*, vous y êtes déjà pour quelque chose de la vôtre.... *(Mouvement très-marqué de Sévigné.)* Il faut bien que jeunesse ait son cours : chaque mortel est obligé de prouver de temps à autre qu'il n'est pas un dieu.

SÉVIGNÉ.

Il est impossible, Chevalier, d'avoir un secret pour vous.... Eh bien! oui, je vous en fais l'aveu; j'ai perdu avant-hier, chez Blondel, près l'hôtel Soubise....

POMMENARS.

C'est bien la réunion la plus dangereuse!.... J'en étais fou.... Eh bien! vous y avez perdu?....

SÉVIGNÉ.

Deux cents pistoles que j'avais sur moi.... et quatre cents sur ma parole.

POMMENARS, *après un mouvement.*

C'est une bagatelle.... Cependant je me rappelle qu'à travers mon étourderie, j'avais pour principe.... de ne jouer jamais que l'or que j'avais sur moi.... Cette parole d'honneur est une monnaie si facile !..... Et à qui devez-vous ces quatre cents pistoles ?

SÉVIGNÉ.

A quelqu'un qui peut-être s'est compromis pour moi.... J'en serais inconsolable... Mais laissons cela.... Dites-moi, Chevalier, que veut donc dire ma mère, en parlant du mariage de Pilois ?

POMMENARS, *l'observant.*

Il est décidé tout-à-fait.... Il épouse Marie au premier jour.

SÉVIGNÉ, *avec explosion.*

Marie ! dites-vous !... (*Dissimulant.*) Elle est encore si jeune !... D'ailleurs, filleule de ma mère, devant être dotée d'une manière convenable..... ce mariage ne saurait avoir lieu.

POMMENARS, *avec un sourire malin.*

J'avais prévu qu'il ne serait pas de votre goût.

SÉVIGNÉ.

C'est qu'il est inouï qu'on veuille ainsi sacrifier l'innocence même.

POMMENARS, *plus malicieusement encore et avec mystère.*

Vous lui ménagiez un sort plus brillant, n'est-ce pas? Je m'y connais : avouez, Marquis, que vous aviez sur la petite quelques intentions..... toutes particulières.

SÉVIGNÉ.

Rien ne vous échappe.... Je ne m'en défends pas, cette charmante ingénue m'a inspiré un sentiment irrésistible, une passion véritable..... Vous allez vous moquer de moi.

POMMENARS.

Ma foi, non ; la petite est réellement séduisante.

SÉVIGNÉ, *avec feu et confiance.*

N'est-il pas vrai?

POMMENARS.

Élevée près de vous, à-peu-près du même âge, elle aura découvert chaque jour à vos yeux de nouveaux charmes ; peut-être est-elle la première qui vous ai fait connaître le bonheur de sentir et d'aimer : quel que soit l'objet qui nous inspire ces premiers élans de l'ame, on s'en détache difficilement : j'ai passé par tout cela.... Voyons quel est votre projet ?

SÉVIGNÉ.

Je n'en sais rien encore.... (*Avec force.*) Mais l'idée de voir Marie appartenir à un autre.... est capable de me porter à tout.

POMMENARS, *réprimant encore un mouvement.*

Il est certain... que si j'étais à votre âge, à votre place... (*D'un ton marqué.*) Je craindrais cependant que la Marquise ne me pardonnât jamais d'avoir séduit sa filleule, d'avoir trahi la confiance maternelle, violé le plus sacré des devoirs qu'imposent l'honneur et la délicatesse..... (*Avec une étourderie simulée.*) Mais après tout, Marie est si jolie !... Je serais encore arrêté, je crois, par le caractère de Pilois : bouillant et entêté, il ne verrait plus dans le ravisseur de Marie que l'objet de sa vengeance (*avec chaleur*) ; il remplirait tout le pays de ses plaintes fondées ; il changerait en haine publique l'attachement et le respect des bons habitans de ces lieux : il faudrait alors quitter ce château, troubler la vieillesse d'un oncle bienfaiteur, se séparer d'une mère adorée..... (*Changeant de ton.*) Mais encore une fois Marie est si jolie !

SÉVIGNÉ.

Toutes ces réflexions, mon ami, je les ai faites mille fois; elles m'arrêtent, elles combattent mes projets; mais sitôt que Marie paraît, un seul de ses regards, une aimable ingénuité qui s'échappe de sa bouche....

SCÈNE II.

Les précédens, MARIE.

MARIE, *dans la coulisse.*

Pilois!.... Pilois!....

SÉVIGNÉ.

La voici.... On dirait qu'elle cherche à augmenter sans cesse le trouble qui m'égare.

POMMENARS *à part.*

Ne les perdons pas de vue.

MARIE, *entrant par le fond du théâtre.*

Pilois!.... Il est décidé que j'courrai après lui toute la journée..... Vot servante, monsieur l'Chevalier..... (*A Sévigné.*) Eh bien, monsieur l'Marquis, c'est pour ce soir.

SÉVIGNÉ.

Que veux-tu dire?

MARIE.

La fête d'ma marraine, quoi donc. J'viens chercher mon compliment.

POMMENARS.

En effet, c'est la fête de la Marquise.

MARIE *à Sévigné.*

Vous m'avez tourné ça gentiment, pas vrai?

SÉVIGNÉ *avec altération.*

Je n'ai pas eu le temps encore.....

MARIE.

M'est avis pourtant qu'ça presse plus que tout aut' chose.

SÉVIGNÉ.

Eh bien! dis à ma mère... ce qui te viendra dans l'idée: cela lui plaira tout autant, je t'assure.

MARIE.

Monsieur l'Marquis veut donc que j'fasse rire de moi tout un chacun.

POMMENARS.

Le Marquis a raison : laisse ta jolie bouche exprimer tout ce qui se passera dans ton cœur, et ton bouquet n'en sera que mieux reçu.

MARIE.

Si j'fais queuqu'gaucherie, c'est vous qui en répondrez d'abord.

SÉVIGNÉ, *avec intention.*

A propos, on dit que tu te maries..... bientôt.

MARIE.

J'voudrais qu'ce fût dès demain. (*Mouvement de Sévigné.*)

POMMENARS, *observant Sévigné.*

Tu n'aimes pas à attendre, à ce qu'il me paraît?

MARIE.

Pardine! quand il faut qu'une chose se fasse....

SÉVIGNÉ, *avec un trouble gradué.*

Et..... Pilois est donc celui que tu préfères?.....

MARIE.

C'est lui qui m'aime le mieux : i' méritait la préférence.

SÉVIGNÉ.

Il me semble cependant que tu aurais pu trouver un parti plus avantageux.

MARIE.

Impossible, monsieur l'Marquis.

SÉVIGNÉ.

Pourquoi cela ?

MARIE.

J'en suis folle. (*Autre mouvement de Sévigné.*)

POMMENARS.

(*A part.*) Feignons de le seconder.... (*A Marie, imitant son ton naïf.*) « J'en suis folle.... C'est bientôt dit. » J'en suis folle..... Mais il vient un temps en ménage où cette folie, cette ivresse de l'amour, fait place à la plus froide indifférence.

SÉVIGNÉ *avec feu.*

Et quelquefois aux regrets les plus amers.

MARIE, *avec l'ingénuité la plus touchante.*

Bon pour vous aut' grands ça ; mais pour nous j'n'avons l'temps d'aimer qu'une fois, et c'est pour toute la vie..... (*Gaîment et avec mystère.*) Aussi ma marraine est-elle en ce moment avec ma mère pour la faire consentir à not' mariage.

POMMENARS, *avec intention et fixant Sévigné.*

Oh ! dès que la marquise s'en occupe à ce point....

SÉVIGNÉ.

Mais ne crains-tu pas que Pilois ne t'abuse ?

MARIE.

Oh ! pour c'qu'est d'ça !.... m'aperçoit-il dans les jardins, c'est toujours où je suis qu'est son ouvrage l'plus pressé. Si d'vant ma mère nos yeux s'rencontrent, i' rougit presqu'autant qu'moi-même ; me parle-t-il, sa voix d'vient douce comme celle d'un enfant, et s'trouve interrompue tout-à-coup par le plus drôle d'soupir. (*Elle imite un gros soupir de Pilois.*) Je m'en rapporte à vous, monsieur l'marquis, c'est-i'

aimer ça? Et vous, monsieur l'chevalier, qui d'vez si bien vous y connaître, n'est-ce pas qu'c'est là d'l'amour du plus fidèle et du plus véritable?

POMMENARS, *riant aux éclats.*

Elle est unique...

SÉVIGNÉ *avec intention.*

Eh bien! puisque ton mariage est décidé..... je veux te faire cadeau de tes habits de noces.

MARIE.

Monsieur l'marquis est trop bon.

SÉVIGNÉ.

Et comme je prétends qu'ils soient du meilleur goût, et surtout qu'ils aillent bien à ta jolie taille.....

POMMENARS, *à part.*

Où en veut-il venir?

SÉVIGNÉ, *la tirant à l'écart.*

Tu viendras avec moi.... les choisir à Paris. (*Mouvement remarquable de Pommenars.*)

MARIE.

Oh! je n'demande pas mieux.

SÉVIGNÉ.

Je prétends que jamais on n'ait vu dans Livry une aussi jolie mariée....

MARIE.

Oh! quel plaisir d'effacer nos plus belles filles! d'briller d'vant tout un village!.....

SÉVIGNÉ, *plus bas, et la tirant encore à l'écart.*

Demain, si tu veux..... avant que personne ne soit levé dans le château....

POMMENARS, *à part et l'écoutant.*

Demain!

SÉVIGNÉ, *de même.*

Je t'attendrai dans ma calèche, au bout du parc.....

MARIE.

Vous m'ramènerez l'plutôt possible : j'f'rai accroire à ma mère qu'j'ons été porter un bouquet à ma tante Marie-Louise qui d'meure à Bondy ; et par ainsi, elle ne pourra s'douter qu'j'ayons été à Paris. V'là donc qu'est arrêté : demain dès le point du jour..... (*Sévigné lui fait signe de se taire.*) Mais i' m'tarde d'savoir si ma marraine a fait consentir ma mère... (*A Pommenars.*) Ah ça, vous m'conseillez donc d'lui dire pour sa fête, c'qui m'viendra dans l'idée ?..... « Ma marraine..... (*Elle sort lentement et paraît chercher quelques phrases.*) Ma marraine.... certainement que.... Jamais je n'pourrai m'tirer d'là, c'est sûr : jamais je n'pourrai m'en tirer. (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

POMMENARS, SÉVIGNÉ.

POMMENARS.

Feignons de n'avoir rien entendu.... (*Reprenant son ton d'étourderie.*) Avec quelle adresse vous avez flatté son amour-propre, caressé sa petite vanité !... Marquis, vous promettez beaucoup ; mais il faut que je vous laisse : j'ai quelque chose à préparer pour la fête de la Marquise.

SÉVIGNÉ, *toujours avec trouble.*

Je vais de mon côté essayer de faire pour elle quelques vers.... (*A part.*) Cette petite me trouble à un point.....

POMMENARS, *aussi à part.*

Livrons-le à ses réflexions, et courons le servir.

(*Il sort par la porte latérale.*)

SCÈNE IV.

SÉVIGNÉ *seul*, *parcourant le théâtre avec agitation.*

Comment résister à tant de charmes, à tant de graces naïves?.... Quand je songe cependant aux réflexions que Pommenars m'a fait faire.... (*Il reste un instant immobile et rêveur.*) Et Saint-Amant qui n'arrive point..... L'inquiétude de sa famille, le dépôt dont il était chargé..... Et j'ai pu le conduire!.... Oh! que d'imprudence! que d'étourderie!..... Mais dissipons le trouble qui m'agite, et ne songeons qu'à la fête de ma mère. Il n'est point de passion qui puisse l'effacer de mon cœur. (*Il approche un fauteuil sur le devant de la scène, s'assied et tire de sa poche un crayon et des tablettes.* Voyons : que lui dirai-je qui soit à-la-fois digne de tous les deux?

SCÈNE V.

SÉVIGNÉ *composant;* Mad. DE SÉVIGNÉ, *entrant par le fond du théâtre.*

Mad. DE SÉVIGNÉ, *à part et s'approchant.*

Il est dans le feu de la composition.

SÉVIGNÉ.

Comment dépeindre cette grâce inimitable, ce sourire précurseur de l'esprit le plus vif, de la saillie la plus brillante? (*Il écrit.*)

Mad. DE SÉVIGNÉ.

C'est le portrait de quelque belle étourdie.

SÉVIGNÉ.

Comment exprimer le charme qu'elle répand sur tout ce qui l'environne.... Le bonheur dont elle embellit mon existence? (*Il écrit.*)

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Ah! j'y suis.... C'est Ninon de l'Enclos qui toujours allume son imagination.... Cela me rassure pour Marie.

SÉVIGNÉ, *s'arrêtant d'écrire, et du ton le plus ému.*

Je ne puis arrêter sur elle ma pensée sans que tout mon cœur ne tressaille.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

C'est une passion décidée : cette femme est d'une séduction!

SÉVIGNÉ, *l'apercevant et se levant.*

Ah! pardon! Je ne savais pas être aussi près de vous. (*A part.*) M'aurait-elle entendu?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Restez donc, Marquis ; votre lyre paraît disposée à rendre les sons les plus tendres, les plus harmonieux ; je serais désespérée de vous distraire.

SÉVIGNÉ.

Je m'occupais en effet à rimer quelques idées....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Votre muse, je le devine, est quelque beauté célèbre?

SÉVIGNÉ *avec ame.*

Elle est d'un nom qui ne mourra jamais.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Et cette femme... que vous classez si haut... vous est sans doute bien chère?

SÉVIGNÉ, *toujours avec ame.*

Je l'aimerai jusqu'à mon dernier moment.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

(*A part.*) Pauvre dupe! (*Haut.*) Y auroit-il de l'indiscrétion à vous demander la lecture de vos vers?

SÉVIGNÉ, *après avoir réfléchi un instant.*

Volontiers.... Vous savez bien que j'aimai toujours à vous soumettre mes essais; ce n'est encore qu'une faible esquisse.

Mad. DE SÉVIGNÉ *avec curiosité.*

Qu'importe? voyons.

SÉVIGNÉ, *lisant sur ses tablettes et lui adressant ses vers avec la plus tendre expression.*

Vous qui cachez un charme séducteur
Sous l'égide de la sagesse.....

(Madame de Sévigné rit aux éclats).

Ce début vous fait rire?

Mad. DE SÉVIGNÉ *riant toujours.*

Je vous l'avouerai, Marquis... je ne m'attendais pas à trouver là.... l'égide de la sagesse....

SÉVIGNÉ *à part.*

Quelle peut être sa méprise?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Continuons.

SÉVIGNÉ, *reprenant avec expression.*

Vous de qui la bonté, la grace enchanteresse,
Font douter si l'esprit jouït plus que le cœur,
Femme adorée! ah! daignez nous instruire
Par quel secret, par quel prestige heureux,
Vous savez arracher le rire.....
A l'instant même où vous mouillez les yeux.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à part.*

C'est bien là Ninon.

SÉVIGNÉ *continuant.*

Tout, près de vous, est ame, jouissance;
Vous séduisez, vous fixez sans efforts;

Jusque dans votre négligence,
Qui sait sentir découvre des trésors.....
J'en étais là quand vous m'avez abordé.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Il me semble que cet éloge est assez complet.

SÉVIGNÉ.

Celle à qui je le destine est au-dessus encore.... Je voudrais maintenant exprimer ce que je lui dois... Si vous vouliez m'aider.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Moi!

SÉVIGNÉ.

Mes vers en auraient plus de charme, plus d'expression.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à part.*

Il s'amuse à mes dépens : prenons ma revanche.

SÉVIGNÉ *aussi à part.*

Il serait charmant de la faire contribuer à son bouquet.... (*Haut.*) Reprenons....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Asseyez-vous donc. (*Sévigné s'assied de nouveau dans le fauteuil auprès de la table, et répète les vers suivans, qu'il lit sur ses tablettes. Mad. de Sévigné, un bras appuyé sur l'épaule de son fils, suit des yeux tout ce qu'il écrit.*)

SÉVIGNÉ.

Jusque dans votre négligence,
Qui sait sentir découvre des trésors..... (*Composant.*)
Je vous dois tout : ma raison.....

Mad. DE SÉVIGNÉ *souriant.*

Mon délire,

SÉVIGNÉ *écrivant.*

Le bonheur le plus pur,

Mad. DE SÉVIGNÉ.

S'il en est de parfait.

SÉVIGNÉ, *s'approchant d'elle.*

A chaque fois que je respire,
Vous pouvez compter un bienfait.....
Guidez, protégez ma carrière :
Ne m'abandonnez pas, de grace, un seul instant!....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *riant toujours et lui prenant le menton.*

Car je suis encore un enfant
Qu'il faut conduire à la lisière.

SÉVIGNÉ.

Vous croyez plaisanter.... Eh bien! je veux terminer par cette idée.... dont je ne puis hélas contester la vérité. (*Avec abandon et baisant les mains de sa mère.*)

Oui, je suis encore un enfant
Qu'il faut conduire à la lisière.

(*Il écrit ces derniers vers sur ses tablettes.*)

SCÈNE VI.

Les mêmes, BEAULIEU, *entrant par la porte latérale, à la gauche du spectateur.*

BEAULIEU, *au fond du théâtre.*

Comment l'instruire, à l'insçu de sa mère, que ce jeune homme.....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Beaulieu, vous venez à propos. (*Elle va ouvrir le grand portefeuille resté sur la table.*)

BEAULIEU, *bas à Sévigné.*

Le jeune Saint-Amant vient d'arriver.... Il est dans la galerie, égaré, abattu,... Il ne veut parler qu'à vous seul.

SÉVIGNÉ.

Il suffit.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *prenant dans le porte-feuille la lettre à sa fille, et le refermant à clef.*

Voici l'heure où le courrier doit passer à Livry : vous irez l'attendre et lui remettrez cette lettre.... Vous-même, entendez-vous. (*Elle lui remet la lettre.*) Vous remonterez aussi ce porte-feuille dans mon appartement. (*Beaulieu prend le porte-feuille et sort.*)

SÉVIGNÉ, *avec trouble.*

Pardon..... j'ai quelques ordres à donner pour la grande chasse de demain : je vous rejoins au plutôt..... Vos entretiens ont un charme, et j'ai si grand besoin de conseils, d'indulgence !... Oh ! vous avez bien raison...

Oui, je suis encore un enfant
Qu'il faut conduire à la lisière.

(*Il sort par la porte à la gauche du spectateur.*)

SCÈNE VII.

Mad. DE SÉVIGNÉ *seule.*

Tant de confiance et d'abandon me dédommagent au moins de son étourderie !... Et j'espère qu'avec le temps.... Mais je n'avais pas vu ces lettres... (*Elle prend les lettres déposées sur la table, en décachette une et lit.*) Ah ! bon ! c'est de la princesse d'Harcourt..... Elle m'écrit des pieds de mouche que je ne saurais lire : je lui réponds souvent sans avoir lu ses lettres ; elle n'y comprend rien, ni moi non plus, et pourtant voilà deux ans que cela dure : c'est admirable !

SCÈNE VIII.

Mad. DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

POMMENARS, *accourant par la porte du fond.*

Avez-vous vu Sévigné ?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Il me quitte à l'instant.

POMMENARS.

Et Marie? Où est-elle ? que fait-elle ?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Je l'ignore.... Mais, Chevalier, ne nous serions-nous pas trompés sur le Marquis ? Je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'il ait des intentions sérieuses sur ma filleule.....

POMMENARS *vivement.*

Qu'il doit enlever cette nuit.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

En êtes-vous bien sûr ?

POMMENARS.

Qu'il vous suffise de savoir que, sous un prétexte adroit qui caresse la vanité de la petite, il doit l'emmener à Paris cette nuit..... dans sa calèche..... (*Gaiment.*) Mais calmez-vous; j'ai déjà su y mettre obstacle; et profitant de l'ordre qu'il a donné tantôt de faire raccommoder sa voiture, je l'ai fait démonter de manière que de huit jours au moins elle ne soit en état de rouler : c'est à vous maintenant à empêcher qu'il n'ait recours aux vôtres.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Je ne puis revenir du trouble où vous me jetez..... Mais qui donc a pu allumer cette passion ?

POMMENARS.

Ce n'est point une passion; mariez votre filleule; Sévigné n'y songera plus.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Vous avez raison; et sans perdre un instant, il faut faire dresser le contrat de mariage de Pilois avec Marie.

POMMENARS.

Je me charge de tous les détails....: Il est important que le Marquis ne sache rien.... Les noms et la dot en blanc ; les articles d'usage... Je reviens dans l'instant. (*Il sort par la porte du fond, et se trouve nez-à-nez avec Pilois et Marie qui entrent. Il fixe cette dernière avec intérêt, lui prend le menton, la baise furtivement au front et sort en courant.*)

SCÈNE IX.

Mad. DE SÉVIGNÉ, MARIE, PILOIS.

PILOIS, *au fond du théâtre.*

I' n'se gêne pas.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *immobile et réveuse sur le devant de la scène.*

Quoi ! cette nuit-même !...

MARIE, *s'approchant doucement de mad. de Sévigné.*

Eh ben, ma marraine.... c'est'i' fini?

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec le plus vif intérêt.*

C'est toi, chère petite !

PILOIS, *de l'autre côté et recoquillant son chapeau.*

Maîtresse Paul.... a-t-elle enfin cédé ?....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Oui ; elle s'est rendue à mes raisons : elle consent à votre mariage.

MARIE, *ivre de joie.*

Elle y consent !.... (*Réprimant un élan.*) Excusez, ma marraine ; vrai, j'ai pensé vous sauter au cou.

Mad. DE SÉVIGNÉ *la pressant dans ses bras.*

Eh ! qui t'en empêche?.... (*La fixant avec plus d'émotion encore.*) Aimable et intéressante créature !.... Attends....

(*Elle va à la table et ouvre un tiroir.*)

PILOIS.

Ah! j'pourrons donc maint'nant nous voir et nous parler sans crainte!....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *revenant une bourse à la main.*

Tiens, Marie, tiens, ma chère filleule, voilà ta dot.

MARIE, *ouvrant la bourse.*

Ma marraine a trop d'bonté.. Ah! bon Dieu! que d'pièces d'or!

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Ce sont mes épargnes, que je te destinais depuis long-temps.

MARIE.

Oh! si je pouvais vous exprimer.... là.... comme je sentons!....

PILOIS.

Jamais, madame la Marquise, non, jamais je n'pourrons nous acquitter d'tout ça.

MARIE.

Tenez, Pilois.... *(Elle lui remet la bourse.)* Savez-vous c'qui' faut en faire?

PILOIS.

Dabord, vous acheter les plus beaux habits d'noces....

MARIE, *souriant avec intention.*

Oh! non, non : c'est inutile.... I' m'vient une idée.... *(A mad. de Sévigné.)* Vous connaissez ben, en face d'la fontaine, c'te jolie petite maison blanche à vendre avec le jardin.... *(A Pilois.)* Eh ben! nous l'ach'tons : j'y faisons v'nir d'Bretagne vot' bonne mère, qu'vous aimez tant, par ainsi j'pourrons l'avoir auprès d'nous, et la soigner dans ses vieux jours.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *serrant une main à Marie.*

Bien, Marie!.... Très-bien!.... *(A part.)* Et je souffrirais qu'elle fût victime!....

MARIE.

Eh ben! Pilois, vous n'dites rien?

PILOIS, *d'une voix entre-coupée.*

Et qu'voulez-vous que j'dise?.... J'suis si ravi... si ému!....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *passant entre eux deux.*

Il ne s'agit plus maintenant que de fixer le jour de votre mariage.... Il m'est facile d'avoir les dispenses nécessaires : si vous voulez m'en croire, aujourd'hui le contrat, demain les bancs, et après demain la noce.

MARIE.

Je n'demande pas mieux.

PILOIS.

Non pas, non pas; ça n'peut pas aller si vîte.

MARIE *piquée.*

Vous r'fusez, Pilois!... J'n'aurais jamais cru ça d'vous.

PILOIS.

Mais écoutez-moi donc; d'abord i' faut l'temps à ma bonne mère de v'nir ici du fond de la Bretagne; j'entends et j'prétends qu'al' soit à mon mariage : c'est l'dernier beau jour qui lui reste à c'te pauv' chère femme.... Ensuite, i' nous faut songer aux préparatifs d'la noce....

Mad. DE SÉVIGNÉ *vivement.*

Je la fais au château; je me charge de tout.

MARIE.

Là! maudit entêté.

PILOIS.

Et nos habits donc?

MARIE, *avec le même sourire.*

Oh! les miens s'ront bientôt prêts.

PILOIS, *avec une obstination graduée.*

C'est bon pour vous qu'un rien pare ; mais moi!... Non, non, ça n'peut pas être pour après d'main.

Mad. DE SÉVIGNÉ *avec intention.*

J'entrevois un moyen qui pourra nous mettre tous d'accord.... Pendant que je vais en parler à Pilois, toi, Marie, retourne auprès de ta mère : tu ne peux tarder plus longtemps à la remercier d'avoir consenti à votre mariage.

MARIE.

J'y cours.... Sur-tout, ma marraine *(désignant Pilois)*, n'lui cédez pas, j'vous en prie.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Sois tranquille.

MARIE.

Quoi qu'i' dise, ou quoi qu'i' fasse, tâchez qu'ça soit pour le plus tôt possible... entendez-vous, ma marraine.... pour le plus tôt possible. *(Elle sort par la porte du fond.)*

SCÈNE X.

Mad. DE SÉVIGNÉ, PILOIS.

PILOIS.

J'en d'mande ben pardon à madame la Marquise, mais ça n's'ra pas pour après d'main.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Maintenant que nous sommes seuls...,

PILOIS.

Sauf le respect que j'vous dois, j'n'en démordrai pas.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Mais écoute-moi donc.

PILOIS.

C'est qu'quand j'ons résolu queuqu'chose à part moi, n'gn'y a pas d'puissance au monde....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec impatience.*

M'écouteras-tu, maudit breton?

PILOIS.

Oui, madame la Marquise, j'vous écoute.... Mais ça n'y f'ra rien, j'vous en avertis.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à demi-voix.*

Marie t'est bien chère, n'est-ce pas?

PILOIS.

Que trop, madame la Marquise.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Tu ne t'en verrais pas privé sans éprouver une peine....

PILOIS.

J'en mourrais, madame la Marquise.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec mystère.*

Eh bien! qui t'assurera qu'il n'est pas dans ce village.... dans ce château peut-être.... quelqu'un qui, comme toi, soit amoureux de Marie, qui, jaloux de la préférence qu'elle te donne, projette de la séduire.... de l'enlever au premier moment favorable?

PILOIS, *avec stupéfaction.*

S'rait-i' ben possible!

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Ce que je dis là, je ne fais que le supposer.... Mais Marie est si confiante, si facile à tromper!... Sa jeunesse, son ingénuité peuvent enhardir un séducteur..... Devenue ta femme, elle est sauvée.... Voilà ce qui me fait presser votre mariage : voilà ce qui doit te déterminer à ne pas perdre un seul instant.

PILOIS, *dans la plus grande agitation.*

N'gn'y a pas à r'culer; ça c'est sûr.... La séduire, me l'enlever! à moi, Pilois!.... Non, non, quoi qu'il m'en coûte, j'n'attendrai pas ma bonne mère.... Aujourd'hui l'contrat, et après demain.... V'là qu'est décidé, madame la Marquise.... Oh! s'il était vrai pourtant que quelqu'un fût assez osé!... S'il pouvait tomber sous ma main!...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, POMMENARS.

POMMENARS, *accourant par la porte du fond, hors d'haleine, et s'essuyant la figure.*

Le notaire dresse les articles.... Tout sera prêt dans la soirée.

PILOIS *à part.*

Si c'était c'grand étourdi d'piqueur?....

POMMENARS.

Je n'ai pas été long-temps, comme vous voyez.

PILOIS *de même.*

Ou plutôt c'gros fringant d'maître d'hôtel?...

POMMENARS.

Et pourtant monsieur le garde-note a bien la plus belle femme....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Mais d'un pâle, d'un froid! C'est Galathée à qui il manque le souffle de Vénus.

POMMENARS, *avec étourderie.*

Ah! que ne suis-je chargé du soin de l'animer!... Vous verrez qu'il arrivera malheur au vieux garde-note, et qu'un de ces jours on la lui enlèvera.... *(mouvement de Pi-*

lois, qui fixe Pommenars); on la lui enlèvera, vous dis-je; elle est trop belle, d'honneur, pour rester au village.... (*Tournant sur le talon.*) Eh bien! Pilois, te voilà au comble de tes vœux; tu vas épouser Marie.

PILOIS, *avec la plus vive agitation.*

Sûrement qu'oui, j'vais l'épouser... et malheur, oui, malheur à qui voudrait m'l'enlever!.... (*Pommenars le fixe avec étonnement.*) Fût-ce un grand seigneur, un prince.... (*toisant Pommenars*), un chevalier.... Je n'répondrais pas de c'qu'i' pourrait arriver.... Non, morgué! j'n'en répondrais pas. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

Mad. DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

POMMENARS.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

Mad. DE SÉVIGNÉ *riant.*

Je devine.... C'est qu'il ma fallu, pour le déterminer à se marier sur-le-champ, lui faire envisager, avec adresse, les dangers qui pourraient menacer Marie : son imagination bretonne cherchait à connaître déjà le séducteur.... Vous arrivez avec votre gaîté ordinaire, vous parlez d'enlèvement....

POMMENARS *riant.*

C'est moi qu'il soupçonnerait?.. Oh! que c'est aimable!.. En effet, il roulait sur moi ses gros yeux.... (*S'essuyant la figure.*) Et moi, qui vient de courir, de m'exposer!... Ah! c'est moi qu'il soupçonne!.... (*Il rit aux éclats, ainsi que madame de Sévigné.*)

SCÈNE XIII.

Les précédens, SÉVIGNÉ, SAINT-AMANT.

SÉVIGNÉ, *à la porte du fond et à Saint-Amant qu'il fait entrer de force.*

Il faut que ma mère sache tout, vous dis-je.

POMMENARS.

C'est le jeune Saint-Amant.

SÉVIGNÉ.

Elle seule peut nous sauver du malheur irréparable.....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-AMANT, *avec égarement.*

Ah madame !..... Vous voyez le plus malheureux....

SÉVIGNÉ.

Je suis au désespoir.

POMMENARS.

Expliquez-vous.

SÉVIGNÉ.

Je vous ai dit qu'ayant perdu l'autre jour quatre cents pistoles sur ma parole, je les avais empruntées à un ami que je craignais d'avoir compromis : le voilà, cet ami trop confiant.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Achevez.

SÉVIGNÉ.

Chargé par son père de remettre au trésor général vingt-deux mille livres, montant de la recette du mois des tailles de la Brie, il me fait accepter les quatre cents pistoles que je venais de perdre, certain, me dit-il, de les retrouver le soir même dans la bourse d'un ami chez lequel il se présente

et qui se trouve absent depuis trois jours. Il était tard : Saint-Amant devait remettre le lendemain matin le dépôt qui lui était confié....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Eh bien ?

SÉVIGNÉ.

Dans ce trouble affreux, il imagine que le hasard lui rendra ce que j'avais perdu ; il retourne dans la maison où je l'avais conduit... et là... il perd tout.... Mais je suis le seul coupable : sans moi, il n'eut jamais connu cette fatale maison.... Ah ! quelle que soit la douleur qu'il éprouve, elle ne peut se comparer à celle qui m'accable.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *d'un ton marqué.*

Quoi, Marquis ! vous avez pu compromettre à ce point ?..

SAINT-AMANT.

Ce qui met le comble à mon désespoir, c'est que l'on parle déjà au trésor public de ce retard de recette. Vous connaissez l'excessive sévérité de monsieur Darmanpierre.

POMMENARS.

Inexorable : il a destitué deux cents receveurs dans sa vie.

SAINT-AMANT.

Et mon père, s'il venait à découvrir ?

Mad. DE SÉVIGNÉ, *vivement.*

Il faut que sous trois heures les vingt-deux mille livres soient remises par vous à la recette générale.

POMMENARS.

J'en ai trois mille : oh ! bien par hasard : elles sont à vous.

SÉVIGNÉ.

Digne ami ! (*S'élançant vers la Marquise.*) Si ma mère.. (*Mad. de Sévigné l'arrête, jette sur lui un regard sévère ; et après un moment de silence, elle entre dans la bibliothèque qui est à la droite du spectateur.*)

SÉVIGNÉ *la suivant des yeux.*

Quel regard !... quel silence ! comme elle paraît offensée!

POMMENARS.

Ce n'est pas sans raison. Vous avez commis une faute grave. Je ne suis pas scrupuleux, vous le savez ; j'en ai bien fait dans ma vie.... mais je ne crois pas avoir été jamais jusque-là.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *revenant un écrin à la main.*

Tenez, Marquis.... (*avec émotion et dignité*) voici l'écrin que me donna votre père le jour de votre naissance.... (*Elle l'ouvre.*) Il suffit et au-delà pour la somme nécessaire.... « Puissent, me dit monsieur de Sévigné, puissent » tous ces brillans être le présage des beaux jours dont votre » fils embellira votre carrière !.... » Marquis, je doute que cette journée puisse être mise au nombre. (*Elle présente l'écrin à Sévigné ; il le prend en tremblant, et couvre de baisers la main de sa mère qu'il fixe de l'air le plus pénétré.*) Mais le temps presse ; le moindre retard pourrait causer des maux irréparables....

POMMENARS.

Des chevaux de poste : dans deux heures vous êtes à Paris.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Vous vous adresserez à mon joaillier, qui vous dirigera dans la vente de cet écrin. Vous, monsieur Saint-Amant, vous vous présentez au trésor général ; vous prétextez une négligence, une étourderie de jeunesse.... Vous essuierez de monsieur Darmanpierre une forte remontrance..... et vous la mérite.....

SAINT-AMANT.

Ah ! madame, comment reconnaître !....

POMMENARS.

Allons, partez, partez.

SCÈNE XIV.

Les précédens, BEAULIEU.

BEAULIEU, *annonçant à la porte du fond.*

Monsieur Darmanpierre.

SAINT-AMANT.

Dieux!

SÉVIGNÉ.

Quel coup de foudre!

Mad. DE SÉVIGNÉ, *désignant à Saint-Amant la porte à gauche du spectateur.*

Sauvez-vous dans cet appartement. *(Saint-Amant y entre.)*

POMMENARS.

Comment nous tirer de là?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Vous, Marquis, de la discrétion! du courage!... *(A monsieur Darmanpierre qui entre.)* Eh! bon jour, monsieur le Receveur général!

SCÈNE XV.

Les mêmes (hors Saint-Amant), DARMANPIERRE.

DARMANPIERRE, *d'un ton brusque et empressé.*

Je n'ai point voulu passer à Livry sans présenter mes hommages à mon ancienne amie. *(Il baise la main de la Marquise. A Pommenars.)* Monsieur le Chevalier, je vous salue..... *(Tendant la main à Sévigné dans le plus grand trouble.)* Je vous le disais bien que vous ne tarderiez pas à me voir ici.

POMMENARS, *avec gaîté.*

Monsieur le Receveur général va sans doute visiter ses belles fermes de la Brie?....

DARMANPIERRE, *brusquement.*

Point du tout ; je vais à Meaux pour un retard de recette qui me surprend et me tourmente. (*Coup-d'œil de mad. de Sévigné sur son fils.*) Vous connaissez bien la famille Saint-Amant, dont le chef, mon parent, excellent gentilhomme, mais sans fortune, fut nommé l'an dernier receveur des tailles de la Brie.....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Famille honorable tout-à-fait

SÉVIGNÉ.

Le fils est mon ami..... je lui suis attaché pour la vie.

DARMANPIERRE.

Depuis que ce parent exerce cette charge pour laquelle je l'ai cautionné auprès du roi, jamais il n'avait manqué de me faire parvenir ses recettes le dix du mois, comme c'est l'usage : nous sommes au quatorze, et rien ne m'est encore parvenu... Si c'est négligence, je lui ménage une verte leçon ; si c'est malversation, même involontaire, je le destitue et l'abandonne à jamais. (*Nouveau coup - d'œil de mad. de Sévigné sur son fils.*)

SÉVIGNÉ *à part.*

Tout est perdu !

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Je ne puis croire que le respectable monsieur Saint-Amant.....

DARMANPIERRE, *plus brusquement encore.*

Pourquoi donc ce retard, dont on murmure déjà au Trésor royal ? Oh ! je suis d'une colère....

Mad. DE SÉVIGNÉ *à Beaulieu.*

Des siéges.....

SÉVIGNÉ *à part.*

Impossible d'aller à Paris avant.....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec un calme apparent.*

Monsieur Darmanpierre, je le vois, n'a rien perdu de son inflexibilité ordinaire.

DARMANPIERRE.

Elle m'est indispensable dans les fonctions importantes qui me sont confiées.... Oui, si Saint-Amant a malversé, je plaindrai sa famille ; mais j'en fais un exemple.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Asseyez-vous donc. (*Elle lui désigne un siége que Beaulieu vient d'apporter derrière lui.*)

DARMANPIERRE *se cramponnant sur sa canne.*

Non, non : je ne puis m'arrêter... Je ne voulais qu'avoir des nouvelles de cette chère santé.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Excellente, comme vous voyez.... Mais un moment, de grace : j'ai depuis quelques mois le plaisir de vous voir si rarement !

DARMANPIERRE.

La guerre de Flandres me donne tant d'occupation !...

Mad. DE SÉVIGNÉ *à part.*

Où trouver à l'instant les vingt-deux mille livres?....

DARMANPIERRE.

Ce Saint-Amant ne me sort pas de l'idée.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *bas à son fils.*

Peut-être le Receveur de l'Abbaye....

DARMANPIERRE *à Beaulieu, qui apporte un second fauteuil.*

Aussitôt que le relais sera changé, vous viendrez m'avertir.

BEAULIEU.

Le relais..... A la grande-poste ?

DARMANPIERRE.

Eh oui : est-ce que vous ne m'entendez pas?

Mad. DE SÉVIGNÉ, *bas au Marquis.*

Courez donner contre-ordre, et faites servir le dîner.....

BEAULIEU, *s'en allant en ricannant.*

Il m'amuse toujours avec sa brusquerie.

POMMENARS, *bas à Mad. de Sévigné.*

Tâchons de le retenir.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *de même.*

Secondez-moi bien.

SCÈNE XVI.

Mad. DE SÉVIGNÉ, POMMENARS, DARMANPIERRE.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *gaîment.*

Eh bien! monsieur le Receveur-général, qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

POMMENARS, *de même.*

Les petits soupers y sont-ils toujours en vogue?

DARMANPIERRE, *se déridant peu à peu.*

Plus que jamais, et il faut avouer que rien n'est plus aimable. On y rit sans grimace, on oublie d'y médire, on y fait des amis vrais : non, ce n'est que là qu'on peut compter les beaux jours de la vie. (*Il regarde à la porte du fond.*)

POMMENARS.

J'en fis un dernièrement chez la duchesse de Longueville.... Vous savez qu'elle a régulièrement la migraine tous les jeudis.... (*riant*) c'est-à-dire ordre au suisse d'éconduire les importuns, et de ne laisser entrer que les inséparables.

DARMANPIERRE, *riant.*

J'entends, j'entends.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *le tirant par son habit.*

Mais asseyez-vous donc.

(Darmanpierre se trouve assis malgré lui auprès de la Marquise.)

POMMENARS, *s'asseyant de l'autre côté de Darmanpierre.*

La duchesse était sur son sopha, belle, rosée, et dans le négligé.... le plus soigné.... Oh ! si vous aviez vu comme elle savait se plaindre à propos, avec quelle ingénieuse langueur elle sut attirer la compassion !... aussi la combla-t-on de soins et de complaisances : pour moi, je la regardais avec une curiosité qu'elle prit pour l'intérêt le plus tendre.... dont elle me sut le meilleur gré du monde.

(Darmanpierre se lève à moitié, fixant encore la porte du fond.)

Mad. DE SÉVIGNÉ, *le faisant asseoir.*

J'assistai l'autre jour à un grand souper où le sérieux de l'étiquette fut interrompu par la scène la plus divertissante. C'était au grand couvert... On apporte à boire à *Mademoiselle ;* il faut donner la serviette ; madame de Gèvres se présente la première, et se met en devoir de se déganter ; mais comme elle a la main noire et le bras décharné, elle hésite, fait de vains efforts... Je pousse madame d'Arpajon qui était auprès de moi ; elle m'entend, se dégante aussitôt, coupe la Duchesse, et présente la serviette avec sa grace ordinaire et le plus beau bras du monde.... Madame de Gèvres reste sur l'estrade étourdie, confondue et surtout piquée au vif de s'être dégantée..... La Reine ne put s'empêcher de rire ; le Roi pensa oublier sa dignité : *Mademoiselle* n'osait lever les yeux ; et moi j'avais une mine qui ne valait rien du tout.

DARMANPIERRE.

Je vous vois d'ici. Mais le relais doit-être changé de reste.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *plus gaîment encore et s'approchant de lui.*

Heureusement.... heureusement, je fus tirée de la con-

trainte où j'étais de ne pouvoir rire, par l'arrivée d'une vieille douairière de province, un vrai spectre : *Monsieur* en eut frayeur et lui demanda ce qu'elle voulait. « Hélas ! » lui dit-elle d'une voix aigre, et avec une timidité de » soixante ans... je voudrais bien prier le Roi de me faire » parler à monsieur de Louvois ». Le Roi lui répondit, mais du ton le plus humble, « Tenez, madame, voici monsieur » de Rheims qui le peut mieux que moi... » Tout le monde d'éclater de rire, sur-tout moi qui en mourais d'envie.

DARMANPIERRE.

Ces grandes dames de province sont si plaisantes quand elles veulent prendre les airs de la cour !

POMMENARS.

Cela me rappelle une grave Baronne d'Utrecht, encore fraîche et piquante, à qui *Monsieur le Duc* faisait dernièrement quelques agaceries.... un peu hasardées.... « Pour » Dieu, Monseigneur, dit la Baronne avec le plus profond » respect, Votre Altesse a la bonté d'être trop insolente... »

DARMANPIERRE *riant aux éclats.*

Je me souviendrai de celui-là.

POMMENARS *à part.*

Il est à nous !

Mad. DE SÉVIGNÉ, *aussi à part et fixant la porte du fond.*

Je suis sur un brasier.

DARMANPIERRE.

Quoique vos vieux amis n'osent plus, depuis votre séparation, prononcer devant vous le nom de madame de Grignan, je ne puis résister à vous demander des nouvelles de cette belle et chère Comtesse.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec émotion.*

Ses lettres m'assurent qu'elle est aussi heureuse qu'elle mérite de l'être.... Ah ! monsieur Darmanpierre !... il n'est

pas de jour où je n'en fasse l'expérience... (*d'un ton très-marqué*) le cœur d'une mère de famille est un autel destiné à bien des sacrifices !

POMMENARS, *vivement.*

Eh bien, madame de Carman n'a donc plus le tabouret chez la Reine?

DARMANPIERRE.

Disgraciée tout-à-fait.

POMMENARS.

Je n'en suis pas surpris : c'est une savante insupportable, qui mettrait en problème jusqu'à sa laideur.

DARMANPIERRE, *se levant tout à-fait, avec impatience.*

Je devrais être déjà parti.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *vivement et se levant aussi.*

Monsieur Darmanpierre ira-t-il cette année aux Etats de Bretagne?

DARMANPIERRE.

Non, je vous jure ; il me souvient encore de l'ennui mortel que j'éprouvai aux derniers.

POMMENARS, *se levant de même.*

Il est certain que c'est une étiquette, une confusion.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Et qu'en résulte-t-il?.... Ne demander que ce que veut le roi ; n'y pas dire un mot de plus.... Quarante mille écus pour le Gouverneur ; le double pour la réparation des chemins, qui n'en sont que plus impraticables. Quinze à vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals assommans, des comédies estropiées, cinquante Bas-Bretons dorés jusqu'aux yeux, trente femmes chamarées se disputant le pas ; des laquais vêtus à neuf, craignant de tacher leurs livrées, et s'entortillant dans les queues; des ris, des murmures, des caquets, des dédains, des courbettes.... Voilà les Etats.

DARMANPIERRE.

C'est cela même ... d'honneur, je crois y être encore.... C'est que vous peignez avec une vérité.... Mais, pour la dernière fois, recevez mes salutations. (*Il lui baise la main.*)

Mad. DE SÉVIGNÉ, *d'une voix altérée.*

Au revoir donc, monsieur le Receveur-Général!....

SCÈNE XVII.

Les Précédens, BEAULIEU.

BEAULIEU, *une serviette à la main.*

Madame la Marquise est servie.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à part.*

Je respire!

DARMANPIERRE *à Beaulieu.*

Eh bien! le relais est changé, sans doute?

BEAULIEU.

La voiture de monsieur est bien dans la grande cour, mais il n'y a point encore de chevaux.

DARMANPIERRE.

Comment! depuis le temps!

Mad. DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

Les jours où les courriers de l'armée passent, on éprouve quelquefois des retards.... Vous dînerez avec nous.

DARMANPIERRE.

Impossible : je devrais déjà être à Meaux.

POMMENARS.

Il ne vous faut pas deux heures....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Et il fait une chaleur!

POMMENARS.

Vous avez tout le temps dans la soirée.

DARMANPIERRE.

Un instant de retard est souvent très-fatal en affaires.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

J'ai ici la maréchale de Villars que vous honorez tant : vous ne pouvez partir sans la saluer.

BEAULIEU.

Elle vient de descendre dans le salon.

POMMENARS, *bas à Darmanpierre.*

Et puis, c'est la veille de Sainte-Marie : on doit fêter la Marquise au dessert : vous ne pouvez vous dispenser de lui offrir des fleurs avec nous.

(Madame de Sévigné parle bas à Beaulieu, et lui désigne du doigt la porte à la gauche du spectateur. Beaulieu sort aussitôt par cette porte.)

DARMANPIERRE, *bas à Pommenars et hésitant.*

En effet, c'est le 14.... (*Haut à madame de Sévigné.*) j'avais cependant bien résolu d'arriver à Meaux avant deux heures... (*Brusquement.*) Mais je vous préviens qu'aussitôt le dîner je remonte en voiture.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec une joie secrète.*

Vous serez entièrement le maître.... Nous étions mal ensemble, je vous l'avoue, si vous fussiez parti.

DARMANPIERRE, *lui prenant une main.*

Le moyen de vous résister !

POMMENARS, *prenant l'autre main de la Marquise.*

A travers son austérité, monsieur le Receveur-Général... (*riant*) laisse entrevoir un fond de galanterie !..... (*Ils sortent par la porte du fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, PILOIS. *(Ils entrent par la porte latérale, à la droite du spectateur.)*

PILOIS *à Marie, qui entre la première à pas lents, et paraissant essuyer quelques larmes qui s'échappent de ses yeux.*

Allons, Marie, allons; n'faut pas s'chagriner pour ça.

MARIE.

Moi qui croyais qu'ma mère avait consenti à not' mariage.... là tout bonnement.... *(Imitant tout-à-coup une voix sévère.)* « J'nai pu refuser madame la Marquise, m'a-» t-elle dit toute en colère : épouse Pilois, puisque tu l'veux, » mais je n'parais pas à la noce, j't'en avertis... ». *(Ton naturel.)* Ma mère.... n'pas être à mon mariage!

PILOIS.

Bah! Bah! j'la f'rons r'venir.... C'est encore un p'tit reste de c't'idée qu'elle avait d'm'épouser.

MARIE.

Elle a raison d'y t'nir : vous s'rez si bon mari!.... Dam! c'est justement pour ça qu'j'y tiens aussi, moi.... J'ai fait tout c'que j'ai pu pour vous céder à ma mère....

PILOIS.

Qu'appelez-vous m'céder!

MARIE.

Mais plus j'ai voulu m'détacher d'vous, Pilois, plus j'ai senti que j'vous aimais. Aussi, v'là qu'est décidé; ma mère

aura beau dire, j'lui répondrai qu'j'ai fait d'mon mieux pour vous planter là, mais qu'ça n'a pas pris du tout. J'ajouterai qu'vous mourez d'chagrin si vous n'm'épousez pas; que je meure à mon tour si vous mourez, et qu'par ainsi vaut encore mieux, quoiqu'ça m'coûte, qu'elle souffre un p'tit brin d'nous voir unis, que nous deux nous mourions de n'pas l'être.

PILOIS.

Il est donc vrai q'vous m'aimez toujours, qu'vous m'préférez à tout autre?.... *(Avec intention.)* J'avais craint stapendant.... que c't'enjoleux d'chevalier d'Pommenars....

MARIE, *du ton le plus naïf.*

Qu'voulez-vous dire?

PILOIS.

J'ons cru voir qu'i' vous faisait les doux yeux, vrai.... *(Avec plus d'intention encore.)* I' vous aura sans doute offert queuqu' joyaux.... queuqu' présens?

MARIE, *avec la même ingénuité.*

Est-ce que j'manque d'queuqu' chose?.... Sur-tout avec monsieur l'Marquis....

PILOIS.

Oh! c'n'est pas monsieur l'Marquis qui m'tourmente : i' n'a que d'bonnes intentions, lui.... mais ce maudit chevalier d'Pommenars!.... (*Changeant de ton.*) C'est qu'voyez-vous, Marie, j's'erais si fâché qu'on vînt troubler not' union!

MARIE.

Laissez donc : nous f'rons l'plus joli p'tit ménage!.... C'n'est pas que j'sois sûre qu'i' n'y ait d'temps en temps qu'euqu' grabuge.... D'abord vous s'rez entêté.... mais ça m'est égal : on dit qu'c'est l'naturel des Bretons, et qu'chez eux ça cache un bon cœur : v'là tout c'qu'i' m'faut.... Je m'doute aussi qu'vous s'rez soupçonneux et jaloux!.... ça m'est encore égal, parce qu'à toute fois qu'ça vous prendra

j'vous en f'rai rougir, et ça m'divertira tout-à-fait... Enfin, vous vous emporterez sur un rien et vous f'rez un tapage!... mais ça m'est encore égal, parce qu'avec ma mère j'suis accoutumée au bruit, et qu'avec le temps, le ciel peut-être me f'ra la grace d'crier tout aussi fort que vous.

PILOIS *riant.*

Allons, allons; j'vois ben que j'sommes faits l'un pour l'autre.... Mais i' m'semble *(désignant la porte du fond)* qu'on n'va pas tarder là dedans à sortir d'table : avez-vous préparé les bouquets?

MARIE.

Ah! mon Dieu! vous m'rappelez qu'j'ai encore à faire celui qu'ma tant r'commandé monsieur l'chevalier d'Pommenars.

PILOIS, *avec un mouvement qu'il s'efforce de réprimer.*

Ah! i' vous a demandé un bouquet!

MARIE.

Composé d'trois fleurs seulement.

PILOIS, *de même.*

Et i' vous l'a r'commandé!

MARIE.

Comme si cela en valait la peine.... Mais j'n'ai pas trop de temps. Vous, Pilois, restez-là, vous viendrez m'avertir dès qu'la compagnie entrera dans l'salon. *(Elle sort par la porte latérale à la droite du spectateur.)*

SCÈNE II.

PILOIS *seul, avec agitation.*

Ah! il lui commande des bouquets!... Encore queuq'nouveau piége : c'est si habile en fait d'séduction! Et j'pourrais douter qu'c'est lui qui veut m'enlever Marie!... C'est qu'j'ai des yeux, moi!.... Oh! j'veux si ben être aux aguets!....

SCÈNE III.

PILOIS, SÉVIGNÉ *entrant par la porte du fond, haletant et s'essuyant la figure.*

SÉVIGNÉ, *sans voir Pilois.*

En vain j'ai parcouru le village et ses environs... Il semble que tout se réunisse pour m'accabler. *(Il s'assied et s'appuye sur la table.)*

PILOIS, *à part et l'observant.*

Qu'a-t-il donc?

SÉVIGNÉ, *de même.*

Je n'ai pu paraître au dîner.... Dans quel tourment doit être ma mère!... Et Saint-Amant; oh! comme il doit souffrir! j'en juge par tout ce que j'éprouve....

PILOIS, *de même.*

Il a l'air tout hors de lui.

SÉVIGNÉ, *après un instant de silence et de réflexion.*

Je ne vois plus que le commandeur Destournelles qui puisse nous tirer de cette crise.... C'est un ami vrai, sur lequel je puis compter.... *(A Pilois, qui s'avance vers lui en hésitant.)* Ah! c'est toi, Pilois... *(Se levant avec agitation.)* Va faire seller ma jument de chasse.

PILOIS, *vivement.*

Oui, monsieur l'Marquis.

SÉVIGNÉ.

Tu la feras conduire au bout du parc : non, non, dans la grande cour : j'irai la prendre moi-même.... Cours, ne perds pas un instant.

PILOIS.

Soyez tranquille. *(A part.)* Voyons encore si ce chevalier d'Pommenars....

SÉVIGNÉ.

Mais, va donc.

PILOIS.

J'y cours. *(Il sort en courant par la porte latérale à la droite du spectateur.)*

SCÈNE IV.

SÉVIGNÉ *seul.*

Mais d'ici à la terre du Commandeur il y a plus d'une lieue : quelque diligence que je fasse, je crains que Darmanpierre ne soit parti.... Que résoudre et que faire?

SCÈNE V.

SÉVIGNÉ, POMMENARS.

POMMENARS, *entrant par la porte du fond, une serviette à sa boutonnière.*

Eh bien! Marquis, on vient de servir le dessert : où en sommes-nous?

SÉVIGNÉ.

Je n'ai trouvé chez le Receveur de l'abbaye que quelques rouleaux qui, réunis à vos trois mille livres et ce que ma mère a pu me procurer, sont encore loin de la somme indispensable.

POMMENARS.

Faisons le reste au plus vite.

SÉVIGNÉ.

Mais où cela? Par quel moyen?.... J'ai fait courir mon piqueur chez le Baron.... à la chasse.

POMMENARS.

Il n'en bouge pas.

SÉVIGNÉ.

Mon valet-de-chambre chez le vicomte.... à Versailles pour plusieurs jours. On dirait que tous ceux qui pouvaient en ce moment m'ouvrir leur bourse, se soient donné le mot pour s'absenter... Si j'avais eu... trois heures seulement, j'aurais été moi-même à Paris.... Mais ce Darmanpierre est si brusque, si pressé!.... Je ne sais plus à qui m'adresser.... Ah!.... madame de Villars....

POMMENARS.

C'est si digne, si réservé! Quelques dixaines de louis, tout au plus.

SÉVIGNÉ.

Comment sortir de ce cruel embarras?

POMMENARS.

Nous n'avons cependant pas une minute à perdre. Darmanpierre vient d'ordonner de nouveau qu'on mît les chevaux à sa voiture.

SÉVIGNÉ.

Vous me faites frémir.

POMMENARS, *toujours gaîment.*

Oh! qu'il n'est pas encore parti! Je retourne à table instruire d'abord la Marquise que le Receveur de l'abbaye n'a pu completter la somme; j'anime ensuite la conversation; j'attaque les nouvelles opérations de finance: caustique et sévère, monsieur le Receveur-Général les défend: je lui riposte; il se fâche....

SÉVIGNÉ.

Vous laisse là, remonte en voiture et part pour Meaux.

POMMENARS.

Oh! qu'il n'est pas encore arrivé! Je séduis un des postillons... Je fais briser une roue..... Non, non *(lui parlant bas à l'oreille)*: je le fais verser doucement en sortant de

Livry, cela vaudra mieux.... En un mot, il n'est pas de moyen que je ne tente pour l'empêcher d'aller à Meaux. Il ne partira pas, vous dis-je, il ne partira pas. *(Il sort par la porte du fond.)*

SCÈNE VI.

SÉVIGNÉ *seul.*

Dans quel abîme je me suis plongé! Comment pourrai-je en sortir?

SCÈNE VII.

SÉVIGNÉ, SAINT-AMANT.

SAINT-AMANT, *paraissant avec précaution à la porte latérale à gauche.*

Marquis!.... Marquis!....

SÉVIGNÉ, *allant à lui.*

Gardez-vous bien de vous montrer, tout serait perdu.... *(Lui remettant une bourse et plusieurs rouleaux.)* Voici déjà ce que nous sommes parvenus à réunir. Le dîner n'est pas encore fini : j'espère qu'avant le départ du Receveur-Général... Calmez-vous ; rentrez dans mon appartement, et surtout n'en sortez pas que je n'aille moi-même vous y chercher. (*Saint-Amant rentre dans la coulisse.*) J'ai eu grand soin de lui cacher que je désespérais..... Maudit jeu!..... fatale passion!.... que tu nous fais payer cher tes faveurs d'un instant!

SCÈNE VIII.

SÉVIGNÉ, Mad. DE SÉVIGNÉ.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *entrant précipitamment par la porte du fond.*

Ce que Pommenars vient de m'apprendre serait-il vrai?

le Receveur de l'abbaye n'a pu completter les vingt-deux mille livres?

SÉVIGNÉ.

Quoique d'après vos ordres il m'ait remis tout ce qu'il avait dans sa caisse, il nous manque encore plus du quart de la somme.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Ainsi malgré tous nos efforts, nos démarches, nos sacrifices, nous ne pouvons empêcher un éclat, des malheurs que je voudrais prévenir aux dépens de ma vie.

SÉVIGNÉ.

Ah! si l'on pouvait retenir le Receveur-Général!...

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Ne connaissez-vous pas son caractère? Sans une dispute que Pommenars vient de faire naître avec adresse, et dont j'ai profité pour m'échapper un instant, Darmanpierre serait déjà parti. Non, non, rien ne peut arrêter cet homme impatient et soupçonneux, et bientôt il portera dans la famille Saint-Amant le plus affreux désespoir.... Cette idée m'accable et me met au supplice.

SÉVIGNÉ.

J'étais loin de m'attendre qu'un moment d'oubli.... que de simples erreurs....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec force et agitation.*

Des erreurs!.... Pouvez-vous ainsi qualifier votre conduite!.... Je hais les remontrances, vous le savez, et toujours je me plus à déguiser l'autorité d'une mère sous le langage et l'épanchement d'une amie.... Mais vous engager sur parole dans une maison de jeu! vous confondre parmi de vils intrigans! mais entraîner dans l'abîme un jeune homme confiant et généreux, l'obliger à se dessaisir du dépôt que lui avait confié son père! m'exposer à entendre dire à ce vieillard respectable : « J'avais, après de grands

» malheurs obtenu une place honorable, unique soutien » de ma nombreuse famille, je vivais heureux, estimé; je » terminais avec orgueil une carrière sans reproche.... Le » marquis de Sévigné a tout détruit; il a corrompu mon » fils, trahi ma bonne foi, compromis mon honneur.... » *(Mouvement terrible de Sévigné.)* Je sens que je vous blesse, que, malgré moi, je prends le ton pénible d'un austère censeur; mais je ne puis vous cacher tout ce que je souffre, tout ce que je présage.... Ah! Marquis, Marquis!... que vous me faites de mal!

SÉVIGNÉ.

Oh! que l'idée de vous voir souffrir à ce point me fait expier cruellement ma faute!.... Eh bien! je saurai du moins la réparer.... (*A part.*) Oui, c'est le seul moyen: courons chercher Saint-Amant: Darmanpierre ne pourra résister à mes remords, à mes instances.... (*A sa mère.*) Mais, au nom du ciel ne m'abandonnez pas. Peut-être votre fils n'est-il pas encore indigne du beau nom que vous portez.... Peut-être saura-t-il vous forcer à lui rendre toute votre tendresse. *(Il sort en courant par la porte latérale, à la gauche du spectateur.)*

SCÈNE IX.

Mad. DE SÉVIGNÉ *seule.*

Que va-t-il faire, et quel est son dessein?.... Je crains d'avoir enfoncé trop avant le trait dans son cœur.... Mais ce n'est, je le vois, que par de fortes impressions qu'on peut diriger, qu'on peut dompter la fougue de son âge.... Oui, je ne pourrais sauver la famille Saint-Amant du coup affreux qui la menace!.... Je ne pourrais soustraire ce malheureux jeune homme aux reproches, aux emportemens d'un père justement irrité!.... Il me vient une idée.... *(Vivement.)* Oui, par là je préviendrais à-la-fois tous les maux dont

fils s'est rendu coupable, je le rendrais à lui-même, et j'enchaînerais ses passions par la reconnaissance.... Ah! Dieu! ne perdons pas un instant!

SCÈNE X.

Mad. DE SÉVIGNÉ, BEAULIEU.

BEAULIEU, *à la porte du fond.*

On attend madame la Marquise pour le café.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

J'y vais.... Auriez-vous vu Pilois? où peut-il être?

BEAULIEU.

Il arrange des fleurs dans le salon. *(Vivement et d'un ton officieux.)* Monsieur le Receveur-Général ne se plaindra plus, j'espère, de ma négligence.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Comment cela?

BEAULIEU.

Les chevaux sont mis à sa voiture, et je viens moi-même d'aider à les atteler.

Mad. DE SÉVIGNÉ, *vivement.*

Qui vous en a donné l'ordre?.... Vous êtes aujourd'hui d'une gaucherie!....

BEAULIEU, *stupéfait.*

Comment! comment!

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Courez faire dételer : un louis aux postillons; renvoyez-les; et souvenez-vous bien de ne rien faire, de ne rien dire, sans me l'avoir communiqué. (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE XI.

BEAULIEU *seul.*

Je ne puis revenir de ma surprise.... Depuis vingt-sept ans que je suis à son service, elle ne m'a jamais traité de la sorte.... Ah! je suis d'une gaucherie!.... C'est la première fois que je me l'entends dire... On apprend toujours quelque chose à vieillir.... *(Avec humeur.)* Ah! je suis d'une gaucherie!.... *(Il sort par la porte du fond.)*

SCÈNE XII.

SÉVIGNÉ, SAINT-AMANT, *entrant par la porte latérale.*

SÉVIGNÉ.

Il n'y a plus à balancer, il faut tout déclarer à monsieur Darmanpierre.... Je veux, je dois me nommer le seul coupable.

SAINT-AMANT.

Jamais, non, jamais il ne me pardonnera d'avoir disposé de la recette qui m'était confiée; mais du moins mon père sera sauvé.

SÉVIGNÉ.

Oh! si j'avais eu le temps!.... Mais plus de ressource, plus d'espoir; il faut céder au sort qui nous poursuit.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PILOIS.

PILOIS, *accourant hors d'haleine, une bourse à la main.*

Vous v'là, monsieur l'Marquis.... On vous disait dans la galerie... Ah! mon Dieu, mon Dieu! qu'vous m'avez donc fait courir!

SÉVIGNÉ.

Que me veux-tu?

PILOIS, *lui présentant la bourse.*

Prenez.... prenez.... Vous n'avez pas un quart-d'heure à vous : j'sais ça.

SÉVIGNÉ.

Qui t'a dit?....

PILOIS.

Oh! prenez.... acceptez ces six mille livres!

SÉVIGNÉ.

Six mille livres!

SAINT-AMANT, *à Sévigné.*

C'est au-delà de ce qu'il nous faut.

SÉVIGNÉ.

Eh! qui t'a donné cette somme?

PILOIS.

Elle n'est pas à moi : c'est à Marie....

SÉVIGNÉ.

Comment?

PILOIS.

C'est sa dot, que lui a donnée tantôt madame la Marquise ; elle est à vous, toute à vous.... Il est si doux d'obliger un bon maître!.... Ne me r'fusez pas : procurez-moi l'bonheur de compter c'jour comme l'un des plus beaux d'ma vie.

SÉVIGNÉ, *à part, avec le plus grand trouble.*

Et moi qui voulais lui ravir!.... Oh! quelle leçon!

PILOIS, *avec tout l'élan de la sensibilité.*

Vous faut d'l'or : j'l'ons bien compris au peu qu'm'a dit madame la Marquise : oui, vous faut d'l'or ; vous en cherchez par-tout.... Accordez-moi la préférence.... Ça m'ren-

dra si heureux! Ça m'fra r'garder avec plaisir le p'tit coin que j'tiens sur terre. *(Sévigné veut parler; l'émotion lui coupe la voix; il saute au cou de Pilois et le serre dans ses bras.)* Monsieur l'Marquis daigne accepter?

SÉVIGNÉ, *d'une voix étouffée et prenant la bourse.*

Oui, Pilois.... oui, j'accepte.

SAINT-AMANT.

Par quel heureux hasard!....

PILOIS, *avec ivresse.*

Ah!.... j'étions loin d'espérer, Marie et moi, de placer aussi ben tout c't'or là.... Ça nous profitera, monsieur l'Marquis, ça nous port'ra bonheur en ménage.... *(Changeant de ton.)* Si tant y a que j'parvenions à nous unir.

SÉVIGNÉ *vivement.*

Et qui pourrait y mettre obstacle?

PILOIS.

Ah, monsieur l'Marquis! si vous saviez!.... (*avec mystère et l'amenant sur le devant de la scène*) on veut séduire Marie.... on veut m'l'enlever... (*Mouvement terrible de Sévigné.*) J'étais ben sûr que ça vous f'rait c't'effet là.... J'ai découvert le séducteur..... (*mouvement plus terrible encore de Sévigné*) ; c'est c'maudit chevalier de Pommenars.

SÉVIGNÉ.

Pommenars!...

PILOIS.

Parce qu'il est grand seigneur, i' s'imagine.... i' n'se doute pas qu'il y a là un cœur.... mais on vient.

(*Il écoute vers la porte du fond.*)

SÉVIGNÉ *à part.*

Ce que j'éprouve est inexprimable.

PILOIS, *revenant.*

C'est madame la Marquise et tout son monde : courons

avertir Marie d'apporter les bouquets. (*Il sort par la porte à la droite du spectateur.*)

SCÈNE XIV.

SÉVIGNÉ, SAINT-AMANT.

SÉVIGNÉ.

Nous sommes sauvés, et l'écrin de ma mère ne sera pas vendu ! Gardons-nous de rien révéler à Darmanpierre ; tâchons d'écarter jusqu'au moindre soupçon.... Remettez-vous et laissez-moi faire.

SCÈNE XV.

Les Précédens, Mad. DE SÉVIGNÉ, POMMENARS, DARMANPIERRE, mad. DE VILLARS.

(Darmanpierre donne la main à mad. de Sévigné, Pommenars la donne à la Maréchale.)

DARMANPIERRE.

Eh bien, nous serons brouillés, mesdames ; mais je pars à l'instant.

POMMENARS.

Eh ! voilà le Marquis.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à part.*

Mon plan s'est exécuté : quelle en sera l'issue ?

POMMENARS, *jouant la surprise.*

Mais je ne me trompe point ; c'est le jeune Saint-Amant.

DARMANPIERRE *vivement.*

Le jeune Saint-Amant !

Mad. DE VILLARS.

Comme il paraît troublé !

DARMANPIERRE, *avec aigreur.*

Ah ! c'est donc vous, monsieur ; pourriez-vous m'instruire.....

SAINT-AMANT, *tombant à ses pieds.*

Punissez-moi..... accablez-moi de toute votre colère : mais mon père.... ma famille.... Je suis le seul coupable.

DARMANPIERRE, *le relevant brusquement.*

Expliquez-vous, monsieur.

SAINT-AMANT, *balbutiant.*

J'étais parti de Meaux..... le neuf au soir....

DARMANPIERRE.

Eh bien ?

SÉVIGNÉ, *vivement, et cherchant dans sa tête.*

Il venait à Paris pour verser la recette du mois, selon l'usage..... lorsqu'en route il rencontre un ami qui l'entraîne aux noces d'un riche fermier de ces environs..... j'en suis instruit.... par un de mes gens qui revenait de cette noce ; je cours à la ferme.... j'y trouve Saint-Amant.... Je lui peins votre juste courroux, l'inquiétude de sa famille ; et je vous l'amène confus, désespéré.... Mais je le dis encore, c'est son ami qui fut le seul coupable.

DARMANPIERRE, *à Saint-Amant.*

Jeune imprudent ! compromettre ainsi l'honneur de votre père, l'exposer à mes soupçons, et moi-même à des craintes,... *(Bas à mad. de Sévigné qui s'avance pour le calmer.)* Dans le fond je suis ravi d'en être quitte pour la peur.

SAINT-AMANT.

Ah ! monsieur, tout ce que j'ose attendre de votre bonté c'est que vous ne parliez jamais à mon père de cette faute... dont le souvenir pésera long-temps sur mon cœur.

DARMANPIERRE.

Si ce n'était par égard pour monsieur votre père..... *(Changeant de ton.)* A combien se monte la recette?

SAINT-AMANT, *avec chaleur.*

A vingt-deux mille livres ; j'ai sur moi la somme en or.

Mad. DE SÉVIGNÉ *à part.*

Digne Pilois!

DARMANPIERRE, *avec un reste de brusquerie.*

A la bonne heure, monsieur ; je vous éviterai d'aller à Paris et je signerai ici vos bordereaux ; mais c'est à condition que vous n'aurez pas avant deux ans la survivance de monsieur votre père, que vous me demandez depuis longtemps : vous venez de me forcer à vous mettre aux épreuves.

Mad. DE VILLARS.

Oh! grace! grace toute entière!

POMMENARS, *fixant Sévigné avec un sourire malin.*

Il faut espérer qu'il ne rencontrera plus sur son chemin l'étourdi qui l'a conduit.... aux noces.... chez ces bonnes gens.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Je gagerais que cet étourdi lui-même n'abusera plus à ce point de la confiance de son ami. (*A Darmanpierre.*) Je me joins à madame la Maréchale : grace, grace toute entière!

DARMANPIERRE, *à mad. de Sévigné.*

Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

SCÈNE XVI.

Les Précédens, MARIE, PILOIS.

(Ils entrent par la porte du fond; Marie porte à chaque main plusieurs bouquets et marche derrière Pilois qui, chapeau bas et en habit, écarte ses poches pour empêcher mad. de Sévigné d'apercevoir Marie.

MARIE, *à demi-voix.*

Mais allez donc, Pilois.... *(Il avance dans la posture la plus embarrassée.)* I'va tout d'travers.

PILOIS, *écartant plus encore ses poches, et n'osant avancer.*

Dame! je n'peux pas vous cacher mieux qu'ça.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Eh bien! pourquoi n'approchent-ils pas?

PILOIS.

C'est qu'sous vot respect.... *(A Sévigné.)* Faut-i' donner les bouquets?

SÉVIGNÉ.

Eh! oui, oui: avancez.

(Pilois laisse tomber ses poches; Marie distribue des bouquets à chacun, en commençant par Sévigné.)

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Eh! pourquoi toutes ces fleurs?

POMMENARS.

Pour fêter la plus célèbre..... la plus aimable des *Maries*.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

En effet, c'est demain le quinze.... *(Fixant son fils.)* J'étais loin, je l'avoue.... de songer à ma fête.

DARMANPIERRE.

Parbleu ! sans cela il y a long-temps que je serais parti.

MARIE, *remettant un bouquet au Chevalier.*

(Pilois la suit des yeux.) V'là l'vôtre, monsieur l'Chevalier.

SÉVIGNÉ, *se présentant avec crainte et émotion.*

Vous qui cachez un charme séducteur
Sous l'égide de la sagesse.....

(Souriant.) Vous avouerez maintenant qu'elle est bien à sa place.

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Comment ! c'était pour moi? ..

SÉVIGNÉ, *s'élançant dans ses bras.*

Eh ! quelle autre que vous pourrait mériter cet hommage? *(Il l'embrasse à plusieurs reprises.)*

Mad. DE SÉVIGNÉ, *souriant avec émotion.*

Et moi qui croyais !... Ah ! Marquis ! comme j'ai été votre dupe !

(*Marie, tapie auprès de Pilois, exprime par le mouvement de ses lèvres, qu'elle répète son compliment.*)

POMMENARS.

Mon bouquet est bien simple ; mais peut-être ne sera-t-il pas le moins bien reçu. (*Avec intention et le lui présentant.*) C'est une rose séparée d'une immortelle.... toutes les deux réunies par la pensée. (*Il lui offre son bouquet.*)

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec tressaillement, et prenant les fleurs.*

Ma fille ! (*A mad. de Villars et à Darmanpierre qui lui offrent leurs bouquets en même temps que Pommenars.*) Mes amis !.... Ah ! Chevalier..... ce bouquet restera long-temps sur mon cœur. (*Elle le met dans son sein.*)

PILOIS, *s'avançant avec Marie.*

Si madame la Marquise daignait permettre.....

Mad. DE SÉVIGNÉ, *avec élan.*

Viens, bon Pilois !... viens !... (*D'un ton marqué et fixant son fils.*) Tu n'es pas celui qui contribue le moins à embellir cette journée.

SÉVIGNÉ *à part.*

Elle savait tout.... Elle a dirigé tout.....

Mad. DE SÉVIGNÉ.

Digne breton !.... Excellent homme !.... (*Elle lui prend la main.*) Eh bien ! ne me serre donc pas si fort.

MARIE, *tenant à la main un simple bouquet de jasmin.*

Ma marraine.... le respect et la r'connaissance.... (Se *reprenant*). Non, non, la r'connaissance et l'respect..... Voulez-vous bien me permettre d'vous embrasser ?... (*Elle embrasse la Marquise. Se retournant vers Pommenars et Sévigné.*) J'vous l'disais ben qu'je n'pourrais jamais m'en tirer.

SCÉNE XVII et dernière.

Les Précédens, BEAULIEU.

BEAULIEU, *un contrat à la main.*

Je ne sais pas si je vais faire encore.... (*avec intention*) quelque gaucherie..... mais on m'a chargé de remettre à l'instant ce papier à madame la Marquise.

POMMENARS.

C'est sans doute le contrat de mariage de Marie ?

SÉVIGNÉ, *avec un mouvement involontaire.*

De Marie !

Mad. DE SÉVIGNÉ, *d'un ton très-marqué.*

Oui..... ils s'aiment ; ils se conviennent parfaitement ; en un mot je les marie après demain... Vous signerez avec moi ce contrat, Marquis.... (*à Pilois et à Marie*), et j'espère que maintenant rien ne pourra retarder... (*fixant Sévigné*), rien ne pourra troubler votre bonheur.

SÉVIGNÉ, *avec chaleur et abandon.*

Eh ! qui serait assez cruel, assez ingrat ?.. Viens, Pilois, viens !... C'est dans mes bras, c'est sous les auspices d'une mère adorée..... qui me rend à moi-même..... que je te donne ici l'assurance de l'union la plus heureuse. (*Il le serre dans ses bras.*)

Mad. DE SÉVIGNÉ, *bas à Pommenars.*

J'ai retrouvé mon fils. Il semble que tout se réunisse pour enivrer mon cœur.... pour embellir ma fête..... Il y manque une seule chose pour qu'elle soit complète.

POMMENARS.

Quoi donc, Marquise ?

Mad. DE SÉVIGNÉ.

La présence de ma fille.

FIN.

De l'Imprimerie de FEUGUERAY, rue Pierre-Sarrazin, n°. 7.

PQ
2098
B65M3

Bouilly, Jean Nicolas
Madame de Sévigné

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY